PAULINE

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX,

PRÉCÉDÉ DE

LA CHASSE AU TIGRE,

PROLOGUE EN UN ACTE,

TIRÉ DU ROMAN DE M. ALEXANDRE DUMAS,

PAR MM, E. GRANGÉ ET X. DE MONTÉPIN,

REPRÉSENTE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE HISTORIQUE, LE 1er juin 1850.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
HORACE DE BEUZEVAL. LUCIEN DE NERVAL. MAX. HENRI. INGHI. WILLIAMS. EDGARD. CYRILLE. LÉON DE BEAUCHAMP. DE MONTLOUIS. LE LOCTEUR. LE JUGE DE PAIX.		LE NABAB. LE NOTAIRE. UN DOMESTIQUE. UN AUTRE DOMESTIQUE. UN GARÇON D'AÜBERGE. UN PÈCHEUR. M™° DE NERVAL. PAULINE. HARRIETT. GABRIELLE L'HOTESSE	Tournot. Paul. Maline s. Desiré. Serres.

PROLOGUE.

LA CHASSE AU TIGRE.

DANS L'INDE, ENTRE MANGALORE ET GOA.

A droite, un escarpement de rochers praticables à une caravane. A gauche, quelques arbres de l'Inde, et entre autres un ravenalah. Au fond, des jongles, Au lever du rideau, le théâtre est vide; bientôt ou voit arriver par le deuxième plan à gauche, le Malais Inghi, qui fait signe à un voyageur de le suivre.

SCÈNE PREMIÈRE.

INGHI, puis LE COMTE HORACE, porté dans un palanquin par quatre esclaves.

INGHI. Par ici, M. le comte; voici un excellent endroit pour une halte. (Entre le comte Horace.)

HORACE. Ah! nous nous arrêtons ici! ce n'est pas malheureux! Voilà une température agréable... peste! cela ne m'étonne pas que les vers à soie viennent de l'Inde... Qu'y a t-il donc sur cet arbre?

INGHI. Ne faites pas de bruit, c'est un macaque.

HORACE. Et pourquoi ne faut-il pas faire de bruit?

INGHI. Mais, parce que le macaque est un excellent manger et que je vais tâcher de le tuer pour notre diner.

HORACE. Attends alors.

INGHI. M. le comte veut-il son susil?

HORACE. Ce n'est pas la peine, j'al mes pistolets... (Il vise et tire, les hommes jettent des cris et courent après l'animal qui tombe dans la coulisse.)

INGHI. Comment avez-vous fait?.. Il était derrière une grosse branche, et on ne lui

voyait que l'œil.

HORACE. Eh bien! je lui ai mis une balle dans l'œil, voilà tout... En France, mon cher Inghi, cela s'appelle faire mouche... Voilà donc où nous allons camper?

INGHI. N'étes-vous point d'avis de laisser tomber un peu la chaleur?

HORACE. Pardieu! Dis donc Inghi, as-tu quelque chose à me donner à boire?

INGHI. Nous avons du vin!

HORACE. Non , j'aimerais mieux une boisson plus rafraîchissante; donne-moi de l'eau de cette rivière.

INGHI. Nous avons mieux que cela, voilà un ravenalah.

HORACE. Autrement dit arbre du voyageur... voir Jussieu et Robinson Crusoé... Et tu crois qu'il ne sera pas passé quelque pèlerin avant nous, qui aura vidé son réservoir?

inghi. Il est intact... d'ailleurs, M. le comte, les voyageurs sont rares entre Mangalore et Goa.

HORACE. Oui, la route n'est pas sûre, tu m'as déjà dit cela, mais j'al trouvé le motif, n'est-ce pas? c'était pour faire doubler tes gages et ceux de tes hommes.

INGHI. M. le comte, en sa qualité de Français, prend tout du côté plaisant... mais il n'en n'est pas moins vrai que ces montagnes...

HORACE. Foisonnent de voleurs, d'étrangleurs...

INGHI. Et de tigres.

HORACE. Mon cher Inghi, quant aux voleurs, dans quelque pays que ce soit, dès qu'on m'en parle, et même sans qu'on m'en parle, j'ai l'habitude d'y croire tout à fait... quant aux étrangleurs, comme il est possible que les quatre hommes qui étaient cachés hier dans les jongles, et que, grâce à mes instincts de chasseur, j'ai découverts, appartinssent à l'estimable société des Taughs, j'y crois un peu... Mais quant aux tigres, comme je n'ai pas encore eu le bonheur de rencontrer un chat sauvage, comme je n'ai pas même eu la chance d'entendre un rugissement, je n'y crois pas du tout.

INGHI. Cependant, M. le comte...

HORACE. C'est comme les ours blancs...
J'ai un ami qui a demandé au capitaine Gaymard à faire partie de son expédition u
Pôle nord, rien que pour voir des ours
blancs...

INGHI. Eh bien...

HORACE. Ah bien oui, pas plus d'ours que sur ma main; les voyageurs les ont tous mangés... (Les Indiens reviennent avec le macaque.) Dis donc, Inghi, c'est fort laid, cet animal; je ne me déciderai jamais à y goûter, moi.

INGHI. Vous tâcherez de tuer quelque autre gibier; il ne manque pas, allez!

HORACE. Eh bien, ton ravenalah?

INGHI. Vous ve ez! je le mets en perce. (Il veut lui donner à boire dans une seuille.)

HORAGE. Ah! attends... je ne suis pas si homme de la nature que cela, moi. (Il va à son nécessaire, l'ouvre, en tire un verre monté en argent, et l'approche de la blessure faits à l'arbre et dont l'eau couls.

INGHI, au Comte. Eh bien! comment trouvez-vous le vin du ravenalah?

HORACE. Je trouve qu'il a un goût de tonneau... (Aux hommes.) Dressez donc ma tente ici... A combien-sommes nous de Goa?

INGHI. A dix lieues encore.

HORAGE. Ce qui veut dire que demain soir, nous avons chance de coucher dans un lit... il est vrai que ce sera un lit espagnol... Oh! je les connais tes lieues de l'Inde... Inghi, voyons, donne-moi mon fusil.

INGUI. Vous savez que le côté droit n'est chargé qu'à poudre.

HORACE. Oui... (Il charge son fusil.)

INGHI. Ou'allez-vous faire?

HORACE. Je vais voir à tuer quelque chose de mangeable.

' INGHI. Vous chargez à petit plomb?

HORACE. Parbleu! je ne compte pas chasser l'éléphant.

INGHI. Cependant si vous rencontriez quelque bête féroce...

HORACE. Un tigre, n'est-ce pas?.. Eh bien! je te promets, si je rencontre un tigre, je te promets de le laisser passer... (S'éloignant.) Ce gaillard-là à la monomanie du tigre.

SCENE II.

INGHI, LES INDIENS.

INGHI. Allons, vous autres, à la besogne; le français a donné l'ordre de dresser sa tente.—Ces Français ne doutent de rien... il est vrai que celui-là connaît l'Inde comme s'il y était né... Arbres, plantes, animaux, il suffit de lui nommer les choses, et a'ors il est pareil à un homme qui a oublié et qui se souvient. C'est dans leurs colléges qu'ils apprennent tout cela... (Les Indiens obéissent. — Inghi les regarde faire, les mains dans ses poches et en chantant:)

Etait-ce à Manille
Etait-ce à Pékin,
Que vivait la fille
D'un vieux mandarin?
Je ne sais plus bien,
Si c'est à Manille,
Si c'est à Pékin.

Quel nom portait elle? Etait-ce Jasmin, Rosc ou Gitronelle? Je le cherche en vain. Je ne sais plus bien, Si c'est Citronelle, Ou rose ou Jasmin.

Etait-elle blonde,
Ou brune, ou châtain?
Qu'un autre en réponde,
Pour moi je m'abstien...
Je ne sais plus bien,
Si la belle est blonde
Ou brune ou châtain.

(S'interrompant.) Oh! oh! qui nous arrive là?..

(En effet, un chasseur qu'à sa tournure on reconnait pour anglais, apparaît au haut des rochers; il correspond par des signes avec d'autres personnes que l'on ne voit point. Puis, il regarde attentivement le petit campement qui s'opère.

SCÈNE Щ.

LES MÊMES, SIR WILLIAMS.

SIR WILLIAMS, descendant la montagne. Eh! mais, je ne me trompe pas; c'est Inghi le Malais.

INGHI. Sir Williams !.. Je salue humblement Votre Honneur.

SIR WILLIAMS. Bonjour, Inghi... que fais tu donc au mitieu de ce désert?

INGIII. Je sers de guide à un Français.

BIR WILLIAMS. A! oui... et tes compagnons lui servent de porteurs et d'escorte... C'est à lui cette tente?...

INGHI. C'est à lui, oui, votre honneur. SIR WILLIAMS. Et par quel hasard un Français voyage-t-il ainsi?.. Ce n'est pas l'habitude de ses compatrioles, ce me semble.

INGHI. Voila ce que j'ai pu comprendre, Votre Honneur... c'est que le bâtiment qui devait le conduire à Goa ou à Bombay, je ne sais plus bien, a été forcé à cause du mauvais temps, de relâcher à Mangalore... une fois là, il n'a pas eu la patience d'attendre, et a préféré venir par terre de Mangalore à Goa... Il y a quatre jours que nous sommes en route, et, avec l'aide de Brahma, nous serons demain au terme de notre voyage.

SIR WILLIAMS. Alors, il t'a pris à Mangalore?

INGHI. Son correspondant M. Thomson, qui est aussi celui de Votre Honneur, m'a recommandé à lui, comme parlant l'anglais et le français... Nous nous sommes entendus sur le prix du voyage... quatre hommes, pour porter le palanquin, deux hommes pour porter la tente, et moi pour guider... et le jour même de l'arrivée du bâtiment, nous sommes partis.

SIR WILLIAMS. Que bâtiment montait-il?
INGHI. Un bateau à vapeur venant d'Aden..
il arrive de France par Suëz et lamer Rouge.

SIR WILLIAMS. Comment l'appelle-t-on, sais-tu?

INGHI. Non, Votre Honneur... Comme il m'a payé d'avance, je n'ai pas cru nécessaire de lui demander son nom.

SIR WILLIAMS. Diable! serait-ce l'homme que nous attendons!

INGHI. Votre Honneur attend quelqu'un? SIR WILLIAMS. Non, personne... Inghi, j'ai soif, veux-tu me donner un verre de ton ravenalah?

INGHI. Oui, Votre Honneur... justement je viens d'en faire.

SIR WILLIAMS. Je vois bien... c'est pour cela que je t'en demande (Il descend jusque sous la tente d'Horace, et regarde autour de lui; voyant une couronne de comte sur le nécessaire.) Ah! il paraît que c'est un gentilhomme, ton patron.

inghi. Un gentilhomme, cela se peut bien... vous vous y connaissez mieux que moi.

SIR WILLIAMS. Ah! sur sa valise un H et un B. Diable! diable! nous marchons de soupçons en probabilités, et de probabilités en certitudes... (Ramassant le fragment de lettre avec lequel le comte Horace a bourré son fusil.) Horace de Beuzeval... C'est bien cela... j'en avais comme un pressentiment. (A Inghi.) Merci!.. (Il boit) où donc est ton patron?

INGHI. Il court après son déjeuner.

SIR WILLIAMS. Où cela?

INGLI. Mais dans les jongles. (On entend un coup de fusil.) Entendez-vous? (Un rugissement succède.)

SIR WILLIAMS. Oh! oh! qu'est-ce que cela?

INGHI. Vous ne reconnaissez pas la voix?

SIR WILLIAMS. C'est le rugissement d'un tigre, à ce qu'il m'a semblé.

INGHI. Justement.

SIR WILLIAMS. Cela tombe à merveille.

INGHI. Comment?

SIR WILLIAMS. Un tigre! c'est précisé-

ment ce que nous cherchons; j'ai promis à miss Pauline de Meulien de lui faire voir, avant son départ pour la France, une chasse au tigre... Nous sommes partis ce matin, elle, miss Hariette, sir Edgard et quelques officiers de sa majesté Britannique, dans ce but... Nous voilà en mesure.

INGHI. Et qu'avez-vous fait de votre caravane, milord?

SIR WILLIAMS. Elle me suit... J'avais pris les devants pour choisir un lieu de halte convenable... celui-ci me paraît excellent.

INGHI. Eh! tenez voici vos compagnons. SIR WILLIAMS, donnant une guinée à Inghi. Pour la peine que je t'ai donnée... Par ici, par ici, mesdaines.

SCÈNE IV.

LES MEMES, PAULINE, MISS HAR-RIETT, SIR EDGARD, OFFICIERS ANGLAIS, ESCLAVES. (Les deux semmes sont à cheval, sir Edgard tient la bride du cheval de miss Harriette. Des esclaves, à pied près des chevaux, tiennent de grands parasols ouverts au-dessus de la tête des semmes. Deux ou trois péons, avec leurs cannes à pomme d'or, serment la marche, ainsi que d'autres serviteurs, portant la tente et les bagages.

SIR EDGARD. Ah ça, mais vous êtes fou, sir Williams!

SIR WILLIAMS. Pourquoi cela, je vous prie?

SIR EDGARD. N'est-ce pas vous qui venez de tirer un coup de fusil au risque de nous faire manquer notre chasse?

MISS HARRIETT. Mon cousin n'en fait

jamais d'autres.

SIR WILLIAMS. Voilà ce qui vous trompe, chère cousine, et la faute n'est aucunement à moi... c'est un Français qui voyage et qui cherche son déjeuner,

PAULINE. Un compatriote!

SIR WILLIAMS. Justement, un compatriote.

HARRIETT. Mais ce rugissement que nous avons entendu?..

SIR WILLIAMS. Celui de quelque tigre que le compatriote de miss Pauline aura réveil é en sursaut... Les tigres n'ont pas toujours le réveil caressant, et celui-là a rugi, voilà tout.

PAULINE. Mais qui vous a dit, sir Williams, que ce chasseur était mon compatriote?

SIR WILLIAMS. Son guide, que vous voyez occupé à faire du feu.

SIR EDGARD. Et il chasse comme cela tout seul dans les jongles?

SIR WILLIAMS. Tout seul

SIR EDGARD. Ah ça, mais il se croit donc dans la pleine Saint-Denis?

SIR WILLIAMS. Il paraît que oui.

PAULINE. Mais ne conrt-il pas quelque danger?

SIR EDGARD. Il court celui d'être mangé tout vis... En vérité, j'ai bien envie...

SIR WILLIAMS, l'arrêtant. Reste donc...

PAULINE. Comment! que dites-vous, sir Edgard?

SIR WILLIAMS, Rien. . il plaisante... Ces dames veulent-elles descendre?

PAULINE. Est-ce donc ici que nous nous arrêtons?

SIR WILLIAMS. Si toutesois cette halte, choisie par votre humble serviteur, ne vous déplaît pas trop.

PAULINE. Non... le paysage au contraire est merveilleux... Ces arbres à larges feuillages, ces montagnes, ces jongles, cette rivière qui se perd à l'horizon... tout cela est splendide...

SIR WILLIAMS. Et cependant vous allez quitter tout cela!

PAULINE. Aussi ai-je grand peur que la France, que j'ai quittée trop jeune pour en avoir gardé le souvenir, ne me paraisse bien pauvre, bien mesquine, bien misérable en comparaison.

PAULINE. Il le saut bien... est-ce qu'ayant perdu ma mère, je ne dépends pas de ma tante?.. est-ce que ma tante ne me rappelle pas?.. Ah! je te réponds bien, chère Harriette, que ce n'est pas sans regrets que je quitte ce pays.

HARRIETT. Les regrets sont pour ceux qui restent, chère amie, et c'est nous qui restons... (Elle pousse un soupir.)

SIR WILLIAMS. En vérité, ma cousine, je crois qu'il y a une chose qui pourrait s'arranger... c'est que vous prissiez la place de miss Pauline, et que miss Pauline prît la vôtre... c'est que vous partissiez et qu'elle restât.

HARRIETT. Veux-tu, Pauline?
PAULINE. Tu y consentirais?...

HARRIETT. Ah! je crois bien!.. D'abord tu vas à Paris, et je meurs d'envie d'aller à Paris, moi... Tu es jeune, tu es belle, tu es riche, voilà qui t'assure dans le monde un triple succès... Libre, tu peux aimer qui te plaira... indépendante, tu peux choisir... Quelle différence de ce sort à celui qui nous est réservé à nous autres, pauvres filles du Nord, transportées sous le soleil des tropi-

ques, et qui n'y apportons que notre fraîcheur qui s'y fane, et notre beauté qui s'y perd !... D'abord nous commençons par végéter jusqu'à l'âge de douze ou quatorze ans en Angleterre... puis un jour, on nous découvre tout à coup à Bombay, à Madras ou à Calcutta, une tante, une cousine, une amie de la famille qui veut bien se charger de nous... alors on nous embarque pour un voyage de long cours... on nous lance à la découverte d'un mari... mais ce mari... oh ! il n'y a pas de danger, ce ne sera point quelque jeune et élégant gentleman, quelque enseigne de vaisseau bien rose et bien frais, quelque bel officier, portant avec élégance l'uniforme des gardes de sa majesté la reine Victoria. Oh! non, ceux-là sont comme nous, des parias de la fortune... qu'ils nous plaisent et que nous leur plaisions, peu importe!.. nous avons notre lecon faite d'avance, nous devous répondre : Non, monsieur... non... et cela, jusqu'à ce que nous ayons eu l'adresse de faire tomber dans nos filets quelque vienx nabab, bien laid, bien desséché, bien jaune, momie vivante, brûlée par le soleil indien, idole du temple de Jagernah, faite à l'image de Wishnou, pendant son incarnation en singe, et dont nous épousons les esclaves, les sequins, les pagodes et les rhumatismes!! Voilà, ma chère Pauline, ce qui m'attend ici... Songe à mon sort et aie le courage de m'en vouloir encore si je suis envieuse du tien.

PAULINE. Pauvre Harriette!!.. Eh bien! viens avec moi et tu partageras ma bonne ou ma mauvaise fortune.

HARRIETT. Ah! si ma tante, à moi, voulait m'en laisser courir les risques, je te réponds bien que je n'hésiterais pas un instant!.. (On entend un second coup de fusil plus rapproché.)

PAULINE. Un second coup de fusil.

HARRIETT. Oui, c'est ton compatriote qui continue sa chasse.

PAULINE. Je vondrais bien le voir.

EDGARD, à sir Williams. Que diable me dis-tu là !.. Le comte Horace de Beuzeval!..

WILLIAMS. Ne l'attendions-nous pas, et te figurais-tu qu'après avoir hér té de cinquante mille livres de rente, il nous laisserait l'héritage?

EDGARD. Certes, je l'attendais... mais à Goa ou à Bombay, chez un notoire ou un avocat, comme on attend un coureur d'héritages, mais non pas ici, dans la montagne, dressant sa tente près de la nôtre.

PAULINE. Que dites-vous donc là, messieurs?

WILLIAMS. Je dis que voilà votre compa-

triote, miss Pauline, qui arrive avec une aszez jolie chasse, à ce qu'il me semble.

SCÈNE V.

LES MÊMES, HORACE.

HORACE, entrant gaiement, tenant un ara d'une main et un igname de l'autre. Viens un peu ici, maître Inghi, et regardemoi, cela!.. que dis-tu de cette chasse? l'ignama cœrula de monsieur Baudin... l'ara rubescens de monsieur de Buffon... Un déjeuner comme ce ui-là me coûterait deux cent francs au casé de Paris... Dépouille-moi l'un et plume moi l'autre... (Apercevant ses voisins.) Des étrangers!.. Pardon, messieurs, je n'avais pas l'honneur... mesdames... (Les voyageurs se saluent.)

INGHI, à Horace. Eh bien, avez-vous entendu?

Horace. Quoi?

INGHI. A votre premier coup de fusil. (Il imite le rugissement du tigre.)

HORACE. Parfaitement... j'ai fait mieux qu'entendre, j'ai vu.

INGHI. Vous avez vu?

HORACE. Parbleu! tu comprends bien que lorsque j'ai entendu rugir à cent pas de moi, j'ai voulu savoir ce qui rugissait.

INGHI. Eh bien ?

HORACE Eh bien, c'était une tigresse... elle a son bouge dans les roseaux là bas!

INGHI. Et vous l'y avez laissée bien tranquille...

HORCE. J'ai préféré ne pas la déranger... d'ailleurs, elle était mère de famille... Allons, fais-moi griller cela... je mangerai le perroquet; j'ai de meilleures renseignements sur lui que sur le lézard... (Aux Anglais.) Messieurs, si le cœur vous en dit...

SIR WILLIAMS Merci !.. (Horace rentre sous sa tente et laisse retomber la draperie latérale.)

UN DOMESTIQUE. La table est dressée...
quand ces messieurs voudront...

SIR WILLIAMS. C'est bien... pendant ce temps nous allons donner les derniers ordres aux rabatteurs... Vous excusez... mesdames... mais si nous ne voulons pas perdre notre course, il faudra nous mettre en chasse aussitôt après déjeuner.

PAULINE. Faites, messieurs.

NORACE, qui a tiré tous ses ustensiles de son nécessaire, tandis qu'on lui tient la cuvette d'argent et qu'il se lave les mains, Inghi!..

INGHI. Votre Seigneurie?

HORACE. Tu connais tout Goajet tout Bombay, m'as-tu dit?

INGRI. Oui, Votre Seigneurie.

HORACE, Connais-tu ces messieurs?

INGHI. Ce sont des officiers anglais.

HORACE. Ce n'est pas cela que je te demande. — Je te demande comment ils s'appellent?

INGHI. Ce sont les deux frères... l'un, sir Williams, l'autre, sir Edgard Wildfort.

HORACE. Ah! tiens, comme cela se rencontre!.. mes deux rivaux en héritage... (Limant ses ong les.) Est-ce qu'ils t'ont fait des questions sur moi?

INGHI. L'un deux sculement, sir Williams.

HORACE. Tu lui as dit mon nom?

JUGHt. Je ne le sais pas.

HORACE. Alors, il l'ignore.

INGHI. la regardé la couronne qui est sur votre nécessaire, les lettres qui sont sur votre valise, et il a ramassé l'adresse de la lettre avec laquelle vous avez chargé votre fusil.

HORACE. C'est bien !... fais-moi déjeuner le plus tôt possible.

INGHI. Vous n'avez pas autre chose à me demander?

HORACE. Ma foi non!

INGHI. Vous ne vous inquiétez point quelles sont les deux femmes?..

NORACE. Les deux femmes, qu'est-ce que cela me fait ?

INGHI. C'est qu'il y en a une qui est votre compatriote.

HORACE. Une Française?..

INEHI. Oui.

HORACE. Et on la nomme?..

INGHI. Mademoiselle Pauline de Meulien.

HORACE. Riche?

INGHI. Cinquante mille livres de rente!

HORACE, soulevant la tente. Ah !... laquelle des deux?

INGHI. La brune.

HORACE. Elle est jolie... (Il laisse retomber la tente.)

HARRIETT, à Pauline. Pauline !

PAULINE. Quoi?

HARRIETT. As-tu vu ?

PAULINE. Non.

HARRIETT. Le voyageur a soulevé la toile de sa tente pour te regarder.

PAULINE. Quelle folie!

SIR WILLIAMS. Allons, allons, tous les ordres sont donnés... à table, ma cousine; à table, mademoiselle.

EDGARD, à sir Williams, S'il avait l'air plus beltiqueux, il y aurait bien un moyen... SIR WILLIAMS. Lequel?

SIR EDGAR. Ce serait de lui chercher une querelle.

HARRIETT. Une querelle... et à quidonc, Edgard?

SIR EDGAR. Eh! pardieu! à notre cher cousin qui vient ici pour nous enlever un demi-million... car, mesdames, il faut vous annoncer une nouvelle... Notre voisin...

HARRIETT. Eh bien?

EDGAR. Le voyageur français...

HARRIETT. Après?

proche et écoute.)

EDGAR. N'est autre que notre cousin maternel, le comte Horace de Beuzeval.

PAULINE. Et vous lui chercheriez une querelle à cause de cela, sir Edgar?

EDGAR. Cela en vaut la peine... Vingt mille livres sterling dont il vous dépouille...

PAULINE. C'est-à-dire, dont votre oncle vous dépouille, car enfin, c'est votre oncle qui est mort, et qui, avant de mourir, a fait son testament... Vous m'avez dit vous-même que le comte Horace ne connaissait pas cet oncle.

SIR WILLIAM. Ah! vous le défendez, miss Pauline!

PAULINE. Moi l... c'est par esprit national.

HORACE, à part. Ah ça, mais il me semble que j'entends sans écouter... et que j'entendrais encore mieux en écoutant... (Il s'ap-

HARRIETT. Mais non, tu mens, Pauline. PAULINE. Je mens, moi, et comment cela?

HARRIETT. Tu ne le désends point parce qu'il est Français et que tu es Française.. tu le désends parce qu'il t'a regardée et qu'il t'a trouvée jolie.

PAULINE. Mais tu es folle de dire de pareilles choses, chère amie.

HORACE. Tiens! tiens! la conversation devient intéressante.

EDGARD. Eh bien! miss Pauline, nous ne lui chercherons pas querelle puisque vous le prenezsous votre protection.

HORACE. Ah! c'est bien heureux.

EDGARD. Non... mais en vérité, j'al bien envie d'une chose...

LES DEUX FEMMES. De laquelle?

EDGARD. J'ai envie de l'inviter à chasser le tigre avec nous... Il y a justement là, à ce qu'il paraît, à cent pas à peine, une tigresse avec ses petits; celle que vous avez entendue rugir.

HORACE. Moi aussi je l'ai entendue.

EDGARD. Nous verrions comment il s'en ti-

PAULINE. Mais très-bien, peut-être.

HORACE, à part. Merci, chère compatriote. EDGARD. Allons donc!.. un chasseur parisien, habitué à courre le lièvre dans la forêt de Saint-Germain ou dans la plaine Saint-

Denis.

SIR WILLIAM. Non, nous chasserons la tigresse, nous, et lui chassera les petits.

PAULINE. Messieurs, messieurs... nous sommes bien près de lui... et il peut nous entendre.

EDGARD. Eh bien! mais s'il entend tant mieux... Il sait qu'il est invité, alors.

HORACE, levant la tente. Oui, messieurs, et il accepte.

PAULINE. Ah! très-bien!

EDGAR et SIR WILLIAM, se levant. Mon-sieur!...

SIR WILLIAMS. Soyez le bienvenu.

HORACE. Sculement, messieurs, j'aurai l'honneur de vous demander comment vous chassez le tigre dans l'Inde...

SIR WILLIAMS. Mais, montés sur des éléphants, avec des esclaves dont les uns, armés de piques et de haches, font face à l'animal, tandis que les autres chargent nos fusils, et que nous tirons.

HORACE. Ce doit être un charmant plaisir... mais tout le monde n'a pas des éléphants et des esclaves... (Se retournant.) Un verre, Inghi, que je porte un toast.

INGHI. Voilà!

Tous. Que va-t-il dire?

HORACE. Messieurs, il y a à cent pas à peine d'ici, dans les jongles, une tigresse couchée entre ses deux petits.

SIR WILLIAMS. Oui, on nous l'a dit.

HORACE. Et moi, je l'ai vue. Eh bien !... (Il live son verre.) A celui qui ira tuer la tigresse au milieu des jongles, entre ses deux petits et sans autre arme que ce poignard. (Il prend le crick malais passé à la ceinture de Inghi.)

LES DEUX HOMRES. Que dit-il? Êtes-vous fou!...

HORACE. Non, messieurs, je ne suis pas fou... Et la preuve est que je renouvelle mon toast. Ecoutez donc bien, afin que celui qui voudra l'accepter, sache à quoi il s'engage... A celui, dis-je, qui ira tuer la tigresse au milieu des jongles entre ses deux petits, seul et sans autre arme que ce poignard. (Tout le monde se regarde en silence.) Personne n'accepte le défi! personne n'a le courage de me faire raison! alors, c'est moi qui irai!

Tous. Yous!

HORACE. Oui, moi, et si je n'y vais pas, vous direz, sir Edgard, vous direz, sir Williams, vous direz que je suis un misérable... comme en attendant, je dis, moi, que vous êtes des lâches!

LES DEUX JEUNES GENS. Des làches!

PAULINE et HARRIETT. Messieurs! mesmessieurs! (Horace vide tranquillement son verre et le rend à Inghi.)

WILLIAMS. Monsieur le comte, je vois que vous avez entendu notre conversation... Nous avons eu tort et nous vous présentons nos excuses.

HORACE. Merci, sir Williams, mais je suis aux regrets de ne pouvoir les accepter.

vous croyez trop offensé pour que la chose puisse se passer sans réparation... je suis officier dans l'armée de sa majesté Britannique et... j'ai l'honneur de me mettre à vos ordres.

HORACE. Merci, sir Edgard... mais mes principes religieux me défendent de verser le sang de mon prochain. D'ailleurs, vous le savez, j'ai à combattre un autre adversaire.

SIR WILLIAMS. Monsicur le comte, il est impossible que vous persistiez dans une pareille résolution.

HORACE, mettant son gant de la main droite. Elle est irrévocable! (Il déchire son gant en le mettant.) Diable de Boivin! c'est bien la peine d'acheter ses gants rue de la Paix. (Se tournant vers Pauline.) Youdriezvous me faire la grâce de me prêter votre mouchoir, mademoiselle?

WILLIAMS. Mais songez-y, c'est de la démence.

PAULINE, nouant le mouchoir autour du poignet d'Horace. C'est la mort!

HORACE, à demi-voix. l'ent-être! mais j'en suis sûr, avec un souvenir dans votre cœur... Adieu, mademoiselle; au revoir, messieurs. (Il s'élance dans les jongles.)

PAULINE. Oh! messieurs... messieurs...
vous ne laisserez pas s'accomplir un pareil
projet.

WILLIAMS. Mais ne voyez-vous pas qu'il est trop tard pour le retenir?

PAULINE. Oh! veillez sur lui, du moins. HARRIETT. Mon cousin... Edgard...

EDGAR. Oui, oui, courons! tous! tous! (A Inghi.) Ne vieus-tu pas, toi?

INGHI. Mei, que m'importe! je suis payé d'avance et la tigresse ne mangera pas mon poignard.

PAULINE. Oh! écoutez! (Silence pendant lequel on entend un rugissement et un cri, puis, plusrien.)

TOUS LES CHASSEURS. Oh! (Ils s'élancent dans les jongles.)

PAULINE. Qu'est-il arrivé, mon Dieu l... (Elle se laisse glisser à genoux.)

HARRIETT. Ah! les roseaux s'agitent... ces messieurs reparaissent... ils portent quelque chose.

PAULINE. Un cadavre, peut-être.

HARRIETT. Les voilà!

PAULINE. Oh! je n'ose regarder. (On voit reparaître les chasseurs; deux d'entre eux portent Horace évanoui, deux autres por-

tent la tigresse morte. On dépose le Comte à terre.)

INGHI, regardant la tigresse. Morte!
PAULINE. Et lui! lui!

WILLIAMS. Oh! lui... je doute qu'il en revienne.

HARRIETT, bas à Pauline. Chère Pauline, j'ai bien peur que ce soit pour toi qu'il ait fait cette folie.

PAULINE. Hélas!

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

A MARLY, CHEZ MADAME DE NERVAL.

Un pavillon ouvert sur un parc; riche ameublement.

— A droite, un canapé, à côté, un guéridon. — A gauche, une table de jeu, chaises et fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIEN, GABRIELLE.

(Au lever du rideau. Lucien est assis à droite et paraît absorbé dans la contemplation d'un médaillon. Gabrielle arrive par le fond, tenant à la main des fleurs qu'elle vient de cueillir. A la vue de Lucien, elle fait un mouvement de surprise, puis s'approchetout doucement derrière lui et regarde.) GABRIELLE. Ah!.. je t'y prends.

LUCIEN, cachant vivement le médaillon. Gabrielle!

GABRIELLE. Bien!...bien...il est inutile de te cacher... J'ai vu!

LUCJEN. Quoi?...je ne sais ce que tu veux dire.

GABRIELLE. Ah! vraiment?.. Et ce portrait que tu contemplais et que tu viens de cacher... là.

LUCIEN. Un portrait!...

GABRIELLE. Oui... oui... La! il y a longtemps que je me doutais de quelque chose... maintenant je ne doute plus... je suis sûre... Mon frère, tu aimes Pauline.

LUCIEN. Au nom du ciel, tais-toi! Si l'on t'entendait!...

ces messieurs viennent de se mettre en chasse... maman et Pauline prennent encore le thé... donc, nous sommes seuls et tu peux tout m'avouer. Entre frère et sœur on peut bien se dire ces choses-là... Moi, j'aimerais quelqu'un que je te le dirais tout de suite... ainsi..

LUCIEN. Ah! si tu me promettais d'être

discrête... de ne parler à personne de ce que je te consierais.

GABRIELLE. A personne... si tu l'exiges. LUCIEN. Pas même à Pauline... pas même à notre mère?

GABRIEL. Pas même à Pauline, pas même à notre mère.

LUCIEN. Alors écoute-moi donc... car aussi bien mon secret m'étouffe... et je suis heureux de trouver un cœur qui me comprenne et me plaigne... Eh bien! oui, tu l'as dit, j'aime ma cousine.

GABRIELLE. Allons donc!

LUCIEN. Je l'aime de toute la puissance de mon âme... de toute la sainteté d'un premier amour. Depuis qu'elle est en France, qu'elle est avec nous, chaque jour me la rend plus chère... Joyeux, si je la vois sourire, triste, quand je la vois s'attrister, j'ai fait de sa vie la mienne... Dans le monde, où ma mère conduit Pauline avec toi, je suis fier en secret des hommages que l'on rend à sa beauté... et tandis que la foule l'entoure, lui prodiguant tout haut ses adorations, moi je brûle à l'écart un peu d'encens perdu, que Dieu seul recueille et qu'elle ne connaît pas.

GABRIELLE. Pauvre frère l.. mais pourquoi ne pas te déclarer?.. pourquoi ne pas lui dire que tu l'aimes?... Pauline est d'âge à se marier... Quoique fort recherchée, elle ne paraît avoir distingué plus particulièrement aucun des jeunes gens que nous recevons, et je crois que si tu te mettais sur les rangs...

LUCIEN. Moi?

GABRIELLE. Mais sans doute, toi... et je ne vois là rien que de très-naturel... Tu es jeune... tu n'es pas mal... Et puis un cousin... J'ai toujours entendu dire que ce titre-là donnait bien des priviléges.

LUCIEN. Hélas! tu oublies que Pauline est riche et que notre père en mourant ne nous a laissé qu'une fortune médiocre.

GABRIELLE. Comment, médiocre !.. quinze

mille livres de rente à chacun... sans compter cette propriété à Marly, qui sans être un château a pourtant une assez grande Valeur.

LUCIEN. Qu'est-ce que cela en comparaiparaison de ce que possède notre cousine?

GABRIELLE. Ah! dame! ces fortune indiennes!... Mais enfin, outre ce qui te reviendrait en te mariant, tu as ton talent... tes pinceaux... tu es artiste!..

LUCIEN, souriant tristement, Oui! artiste amateur!.. triste ressource!.. Va, va, j'ai réfléchi à tout cela, et je me suis décidé à me taire.

GABRIELLE. Mais c'est te condamner à être malheureux.

LUCIEN. Aimes-tu mieux qu'on dise dans le monde, qu'en rappelant en France ma cousine, nous n'étions guidés que par un vil motif d'intérêt?... veux-tu qu'elle meme... (Ah! je mourrais de honte si elle avait cette pensée!) veux-tu qu'elle même puisse croire qu'en demandant sa main, mon amour s'adressait moins à sa personne qu'à sa fortune?

GABRIELLE. Ah! quelle idée!.. Je suis bien sûre que Pauline est incapable de supposer...

LUCIEN. Silence! la voici qui vient avec ma mère... Tu sais, Gabrielle, ce que tu m'as promis.

GABRIELLE, tristement. Allons, puisqu'ille faut, je me tairai. (Elle va poser ses fleurs dans un vase sur la console à droite.)

SCENE II.

LES MÊMES, Mme DE NERVAL, PAULINE.

M^{-c} DE NERVAL. Viens, Pauline, viens. .. ces messieurs chassent dans le parc, et de ce pavillon nous pourrons voir lancer le sanglier.

LUCIEN. Bonjour, ma mère... (Avec un peu de contrainte.) Bonjour, Pauline.

PAULINE. Ah! vous étiez ici, monsieur mon cousin!..

M^{mo} DE NERVAL. Je te croyais dans le parc avec ces messieurs.

GABRIELLE, avec une gaieté forcée. Oui, en frère galant, il me tenait compagnie, pendant que j'arrangeais mes fleurs.

LUCIEN. Je savais, ma mère, que vous deviez veniez ici avec ma cousine, et n'ayant pas eu le bonheur de vous voir ce matin...

M^{mo} DE NERVAL C'est vrai... mais à qui la fante?.. depuis quelque temps je ne te reconnais plus, Lucien... Toi, si gai autrefois, tu t'isoles, tu sembles nous fuir...

LUCIEN, embarrassé. Moi?.

M^{me} DE NERVAL, avec tendresse. Lucien... mon enfant, est-ce que tu aurais des secrets... des chagrins?.. LUCIEN, vivement. Aucun, ma mère, ancun, je vous le jure... (On entend au loin les sons d'un cor.) Mais j'entends de débûcher... l'animal est lancé... permettez, ma mère...

M^{mo} DE NERVAL. Va, mais sois prudent, surtout... Ces chasses au sanglier m'inspirent toujours quelque crainte.

LUCIEN. Oh! rassurez-vous, ma mère!...
Pour nous, modestes chasseurs parisiens, le
danger n'existe pas... (Avec une gaieté forcée.)
A la bonne heure dans l'Inde; n'est-ce pas, ma
cousine, dans l'Inde où vous chassiez la panthère et le tigre?...

PAULINE, à part avec émotion. Le tigre !.. UN DES CHASSEURS, paraissant au fond, tout courant. Eh bien! eh bien! Lucien, la chasse est commencée, et tu es encore ici.

LUCIEN. Mais toi-même...

LE CHASSEUR. Au moment de partir, mon domestique a l'adresse de me remettre une lettre pressée, de sorte qu'il faut que je réponde.

GABRIELLE. Peut-on vous offrir plume, encre et papier?.

LE CHASSEUR. Je n'osais vous demander... GABRIELLE. Entrez ici, c'est mon bureau.

LE CHASSEUR. Cent fois, merci... Ne tue pas le sanglier sans moi, Lucien.

LUCIEN. Sois tranquille, je t'attendrai.

PAULINE. Oh! je ne crois pas mon cousin un chasseur bien redoutable.

LUCIEN. Ah! vous croyez, Pauline?.. Eh bien! si je reviens avec la patte de la bête à ma boutonnière, me donnerez-vous cette rose?

· 5----

PAULINE. Puis-je vous l'osfrir d'avance? LUCIEN. Non, je veux l'avoir gagnée. PAULINE. Allez donc, beau Méléagre!

SCENE III.

M^{me} DE NERVAL, PAULINE, GABRIELLE.

mme DE NERVAL. Le voilà parti!.. (Revenant et voyant Pauline qui depuis quelques instânts est devenue pensive.) Eh bien! Pauline, te voilà redevenue rêveuse!..

PAULINE. Ma chère tante!...

GABRIELLE, venant à elle et avec intérêt. En esset... tu parais émue... à quoi penses-tu?

PAULINE, lui prenant les mains. Oh! ce ce n'est rien!.. sois tranquille.. un simple souvenir qu'un mot échappé à ton frère a réveillé en moi.

M^{me} DE NERVAL, qui s'est assise sur la causeuse à droite et fait de la tapisserie. Un vouvenir?

GABRIELLE. Et lequel?

PAULINE. Que voulez-vous ?.. c'est de la faiblesse peut-être.. mais je ne puis sans éprouver une sensation pénible entendre parler de chasse au tigre.

GABRIELLE. Ah! je comprends... Pauvre Lucien! va, je suis sûre que c'est bien sans intention.

DAULINE. Je le crois.

M^{mo} DE NERVAL. Oui, oui... cela te rappelle cet accident horrible dont tu as été témoin la veille de ton départ de l'Inde... Un Français, n'est-ce pas ?.. monsieur... Monsieur...

GABRIELLE. M. de Beuzeval.

M^{no} DE NERVAL. De Beuzeval, c'est cela... qui, à la suite d'un pari, d'une folle gageure, a péri victime de sa témérité, en combattant une tigresse.

PAULINE. Péri !... Je le suppose... car on l'a emporté mourant. Mon passage était arrêté à bord d'un navire en partance... le lendemain je me suis embarquée pour la France, et depuis ce temps je n'ai rien appris sur le sort de ce malheureux jeune homme... Je ne le connaissais pas, je ne l'ai vu que cette fois dans ma vie... Et cependant l'étrangeté de ses manières, ce courage dontila fait preuve... et cette fin, cette fin si triste et si cruelle, tout cela in'a causé une telle impression, que cette scène ne s'effacera jamais de ma mémoire!

UN DOMESTIQUE, entrant par le fond. Madame...

M^{mo} DE NERVAL. Eh bien! qu'y a-t-il, Francois? que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE. Madame, c'est un monsieur... un étranger, qui descend de cheval à la grille du parc et demande à être introduit près de vous.

M^{me} DE NERVAL. Ce monsieur vous a-t-il dit son nom?

LE DOMESTIQUE. Je le lui ai demandé... mais il m'a répondu que c'était inutile, vu que madame ne le connaissait pas... Dites seulement à madame de Nerval, a-t-il ajouté, que j'ai quelque chose à remettre à une personne de la maison.

M^{mo} DE NERVAL. C'est singulier... Et ce monsieur, comment est-il?

LE DOMESTIQUE. C'est un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans; il est venu à cheval suivi d'un domestique.

M^{me} DE NERVAL. Allons, faites entrer. (Le domestique sort.)

M^{me} DE NERVAL, réfléchissant. Quelque chose à remettre à une personne de la famille... que signifie?... enfin, dans un instant nous

saurons le mot de l'énigme. (Bruit de chasse au dehors.)

GABRIELLE, courant à la fenêtre. Ah! maman... Pauline!.. la chasse! venez donc!..

M^{mo} DE NERVAL. La chasse!.. oui... voilà le sanglier qui sort du taillis.. Ah! les chiens le poursuivent... venez donc voir, M. de Montlouis!.. Oh! d'ici, regardez, regardez, yous pourriez presque le tuer.

LE CHASSEUR. En effet... il tient aux chiens... c'est étonnant, à peine lancé...

GABRIELLE. Oh! voilà ces messieurs... et Lucien, Lucien... Pauline, Lucien qui veut gagner la fleur que tu lui as promise.

M^{mo} DE NERVAL. Mais il est sou de s'avancer ainsi... Lucien!.. Lucien...

GABRIELLE. Mon frère, mon frère, prends garde... (On entend un coup de fusil.) TOUS. Oh!

LE CHASSEUR. Touché!.. touché!.. bravo, Lucien!

GARRIELLE, Mon Dieu?

LE CHASSEUR. Lucien !..

PAULINE. Le sanglier revient sur lui..

LE CHASSEUR. Rassurez-vous, il a son second coup. (On entend le second coup.

Tous. Ah!

Mme DE NERVAL. Mon fils!

GABRIELLE. Mon frère!

PAULINE. Lucien!

M^{mo} DE NERVAL. Messieurs! messieurs! au secours! au secours!

LE CHASSEUR, portant le fusil à son épaule. Attendez! (Les trois femmes se détournent.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HORACE.

HORACE, entrant et allant au chasseur. Donnez-moi votre fusil, monsieur, vous tremblez. (Il ajuste et tire.)

PAULINE. Qu'ai-je vu!

GABRIELLE. Sauvé!

Mme DE NERVAL. Mon fils!

PAULINE, reconnaissant Horace. Lui!

HORACE, rendant le fusil. Vous avez la une excel ente arme, monsieur.

PAULINE, à part. Oh! ce calme, ce sangfroid!... Toujours le même!

M^{me} DE NERVAL et GABRIELLE. Sauvé! sauvé! (Elles courent au perron.)

M^{m°} DE NERVAL. Mon fils! GABRIELLE. Mon frère! M^{m°} DE NERVAL. Mon Lucien!

SCÈNE V.

LES MÉMES, LUCIEN, TOUS LES CHAS-SEURS.

LES CHASSEURS, ramenant Lucien. Le voilà! le voilà!

GABRIELLE, de même. Mon frère, tu es blessé?

LUCIEN. Je crois que le drôle a un peu labouré mon pantalon... Mais ce n'est rien... Maintenant, je voudrais seulement savoir quel est le Natty bas de cuir qui m'a tiré d'affaire?

HORACE. C'est moi, monsieur.

LUCIEN. Vous!

M^{mo} DE NERVAL. Oh! oui, lui, lui, notre sauveur à tous!... Ah! oui, soyez béni, monsieur, soyez béni par sa mère!

GABRIELLE. Par sa sœur!

PAULINE, s'approchant et tendant la main à Horace. Et par moi... qui suis aussi de la famille

HORACE, à part. De la famille!... Seraitelle mar.ée?... (Haut.) Mademoiselle... (Se tournant du côté de madame de Nerval.) Tout en me félicitant de l'heureux secours dont vous a été ma présence, permettez-moi, madame, de vous faire agréer mes excuses...

Mmo DE NERVAL. Vos excuses !...

HORACE. De la liberté que j'ai prise de me présenter ici...

M^{me} DE NERVAL. Ah! c'est vrai, monsieur, oui, je sais bien, c'est le hasard... Mon Dieu, dans vos mains, le hasard se change parfois en providence... Oui, c'est vrai...vousaviez, m'avez-vous fait dire, quelque chose à remettre à une personne de la famille... Voilà toute la famille réunie, monsieur, et ce que vous avez à remettre...

HORACE. Oh! mon Dieu, madame, c'est un simple mouchoir.

TOUS. Un mouchoir!

PAULINE. Un mouchoir!

HORACE. Un mouchoir que mademoise'le Pauline de Menlieu m'a prêté il y a un an de cela.

PAULINE. Moi, monsieur?

LUCIEN. Ma cousine?

 $\mathbf{M^{mo}}$ DE NERVAL. Vous connaissez Pauline?

HORACE. J'ai eu l'honneur de me rencontrer une fois avec mademoiselle pendant mon voyage aux Indes.

Mme DE NERVAL, GABRIELLE et LUCIEN. Aux Indes!

HORACE, à Pauline. Mademoiselle, voulezvous me permettre?... PAULINE. Monsieur...

HORACE, baissant un peu la voix. J'aurais voulu le garder toute ma vie... mais cette restitution était le seul moyen de vous revoir.

PAULINE, très-troublée. Monsieur...

LUCIEN, à part. Que lui dit-il donc?

M^{me} DE NERVAL. Aux Indes!... C'est aux Indes que vous avez connu ma nièce? Ah! votre nom, monsieur, votre nom?...

HORAGE. Le comte Horace de Beuzeval.

 \mathbf{M}^{me} DE NERVAL et GABRIELLE. Le comte de Beuzevai!

UN CHASSEUR, s'approchant vivement. Horace l.. Horace de Beuzeval?... Eh! oui, vraiment, je ne l'avais pas reconnu d'abord.

HORACE, le reyardant. Léon de Beauchamp!...

LÉON, tendant la main. Comment! c'est toi!... tout le monde à Paris te croyait mort!

HORACE. Ma foi !... je t'avoue que pendant six semaines je l'ai cru comme tout le monde... Mais enfin tu vois que, selon toute apparence, nous nous étions trompés.

LEON. Je t'en fais mon compliment, mon cher.

HORACE. Merci.

M^{ne} DE NERVAL. Monsieur de Beuzeval!.. je n'en reviens pas... Mais alors vous n'êtes pas un étranger pour nous... Ma nièce nous a souvent parlé de vous, monsieur.

HORACE, regardant Pauline. Est-il possible!

M^{me} DE NERVAL. Ce matin même, peu d'instants avant votre arrivée, nous nous entretenions de votre rencontre près de Bombay... d'un défi dont les suites pouvaient vous avoir été si funestes.

HORACE, à Pauline. Eh quoi! je serais assez heureux pour être resté dans votre souvenir?

PAULINE, troublée. Monsieur !...

LUCIEN, à part, observant. Ce trouble... cette émotion...

M^{me} DE NERVAL. Nous étions bien loin alors de penser que quelques minutes après nous aurions le bonheur de vous voir.

HORACE, s'inclinant. Madame l... Mais pardon; maintenant que le but de ma visite est rempli, il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous.

M^{mo} DE NERVAL. Comment, monsieur, vous voulez partic... nous quitter déjà... Oh! non, non, cela ne se peut pas... vous passerez la journée avec nous...

HORACE. En vérité, je craindrais d'abuser... M^{me} DÉ NERVAL. Abuser!... Vous, notre Dieu tutélaire... vous, le sauveur de mon fils... Oh! jamais! jamais! Restez, je vous en prie... nous vous en prions tous, n'est-ce pas, Lucien?

LUCIEN. Certainement, ma mère.

HORACE. Allons, l'invitation est trop charmante et répond trop à mes propres désirs pour que je sasse une plus longue résistance : je cède, madame, je me rends.

PAULINE, à part. Il reste!

M^{me} DE NERVAL. Et moi, monsieur, je vous en remercie.

HORACE. Veuillez seulement me permettre de donner quelques ordres à mon domestique. Ne comptant pas sur l'honneur que vous daignez me faire, j'avais pris un engagement avec quelques amis pour dîner avec eux à Paris... et je vais leur envoyer dire de ne pas m'attendre.

M^{me} DE NERVAL. Comment donc, monsieur! ne vous gênez pas.

HORACE, allant au fond et appelant. In-ghi!

INGHI, paraissant au fond. Maître?...

LEON, se détournant. Ah! bon Dieu! quel costume bizarre. (A Horace.) Où diable as-tu pris ce garçon-là, mon cher?

HORACE. C'est un Malais... que j'avais engagé à Goa, comme interprète... et qui s'est attaché à moi à la suite d'une aventure dont madame vous parlait tout à l'heure... Ces natures primitives ont une prosonde estime pour tout ce qui leur paraît du courage... Il m'a suivi des Indes en France et ne me quitte jamais... Mais pardon... (Il retourne au sond et parle bas à Inghi.)

PAULINE, à Léon. Y a-t-il longtemps, monsieur de Beauchamp, que vous connaissez le comte Horace?

LÉON. Sans être positivement liés, mademoiselle, nous nous voyions fréquemment à Paris avant son voyage aux Indes.

M^{mo} DE NERVAL. Ce que je sais de lui m'en donne la plus haute idée.

LÉON. Oui, c'est un type exceptionnel, une de ces organisations puissantes que souvent la nature, comme par caprice, s'amuse à enfermer dans une enveloppe qui semble trop faible pour les contenir. Avec une apparence débile et languissante, le comte Horace est un homme de fer, résistant à toutes les fatigues, surmontant toutes les émotions, domptant tous les besoins... Je l'ai vu passer des nuits entières soit au jeu, soit à table... et, le lendemain, tandis que ses compagnons dormaient, partir, sans avoir pris une heure de sommeil, pour une chasse ou pour une

course avec de nouveaux compagnons qu'il la sait comme les premiers, sans que la fatigue se manifestât chez lui autrement que par une pâleur plus grande et par une petite toux qui lui est habituelle.

M^{me} DE NERVAL. Et son existence, quelle était-elle?

LÉON. Mais celle de tous les jeunes gens à la mode.

Mme DE NERVAL. Il a de la fortune?

LÉON. Je le crois... il a toujours mené grand train... rien ne lui coûte pour satisfaire ses fantaisies... Il y a deux ou trois ans, par exemple, il était en rivalité avec une altesse royale pour deux magnifiques chevaux. Le comte Horace a doublé le prix que le prince voulait y mettre, et les lui a enlevés !... Du reste, en admettant que ses prodigalités aient un peu entamé son patrimoine, son voyage dans l'Inde n'avait-il pas pour objet de recueillir une riche succession qu'il doit avoir rapportée?

HORACE, qui a entendu, se rapprochant. Eh bien, mon cher, voilà ce qui te trompe... je n'ai rien rapporté du tout.

TOUS. Comment?

HORACE. Deux cousins me dispu'aient l'héritage... Voyant qu'ils y tenaient plus que moi, après leur avoir prouvé que je ne craignais pas leurs menaces, j'ai voulu leur prouver aussi que j'étais un rival généreux... Et ma foi la succession...

PAULINE. Eh quoi! monsieur, vous la leur avez abandonnée?

HORACE. Ah! entendons-nous, mademoiselle; pour rien au monde je ne voudrais exagérer le mérite que j'ai eu dans cette affaire. Afin de nous épargner des frais de procédure, j'ai proposé à mes chers couslns de prendre le hasard pour arbitre... J'ai joué l'héritage, et j'ai perdu la partie... voilà tout!

Tous. Est-il possible!

LE DOMESTIQUE, entrant. Monsieur le curé de Marly fait présenter ses respects à madame de Nerval, et lui rappelle que mademoiselle Gabrielle a promis de quêter aujourd'hui à une heure pour les pauvres de la paroisse.

M^{mo} DE NORVAL. Ah! c'est vrai!... tant d'événements ont eu lieu depuis ce matin que j'avais oublié cette promesse. (Au domestique.) Répondez que nous irons. (Le domestique sort.)

GABRIELLE. Mais, maman, ces messieurs?

M^{me} DE NERVAL. Voudront bien nous excuser de les quitter pendant quelques moments. Lucien leur fera, en notre absence, les honneurs du château.

TOUS. Certainement, certainement.

MEDE NERVAL. Pardon encore de vous abandonner ainsi, messieurs, mais le motif nous justifie... Allons, Gabrielle, allons, Pauline, venez faire nos apprêts. (Elles saluent et sortent.)

SCÈNE VI.

LUCIEN, HORACE, LÉON, LES CHAS-SEURS.

LÉON, à Horace. Ainsi donc, mon cher Horace, tu reviens de l'Inde?

HORACE. Non, pas précisément... Il y a deux mois que je suis de retour en France; mais en arrivant je suis allé passser quelque temps en Vendée.

LÉON. En Vendée?

HORACE. Oui, à la maison de campagne d'un de mes amis.... Nous sommes comme cela trois intimes, qui avons chacun un château.... l'un, dans les Pyrénées, l'autre en Vendée, et le troisième, votre serviteur, sur les côtes de la Normandie; chaque année, pendant la saison des chasses, nous nous recevons successivement les uns les autres... En débarquant à la Rochelle, je me rappelai que c'était au tour de Max, et je suis allé lui demander l'hospitalité.... Voilà!...

LUCIEN. Messieurs, ma mère m'a chargé de remplir les devoirs de l'hospitalité!... je me mets entièrement à votre disposition; que voulez vous faire?

LEON. Eh bien! voyons, si nous faisions une bouillotte.

TOUS. Oui, 'oui, c'est cela!....une bouillotte!

LUCIEN, sonnant et à François qui entre. François, préparez la table de jeu!

LEON. Horace, es-tu des nôtres?

· HORACE. Très-volontiers. (François a ouvert la table et préparé des cartes, quatre joueurs prennent place parmi lesquels Horace et Léon. Les autres se groupent autour d'eux, un autre va s'asseoir sur la causeuse et prend un journal. Lucien se tient à l'écart et reste pensif.)

HORACE. De combien nous cavons-nous, messicurs?

LEON. Mais de cinq louis, si vous le voulez bien!

TOUS LES JOUEURS. Soit !... (On joue.)

LEON. Je vois!... mon argent!

HORACE. Je tiens!... (On abat les cartes.) LÉON. Tu as gagné!... Allons, cela com-

mence bien... il paraît que tu as plus de bonheur eu France qu'aux Indes.... (Il remet de l'or sur la table. — On joue.)

LUCIEN, à part. Je ne sais pourquoi...
mais il me semble que la présence de cet
homme doit m'être funeste!

LE CHASSEUR, qui lit le journal. Ah! bon Dieu!... mais voilà qui est singulier!..

TOUS. Quoi donc?

LE CHASSEUR. Encore des crimes!... des assassinats!

TOUS. Des assassinats!

LE CHASSEUR. En vérité, on se croirait plutôt dans la Sierra ou dans les montagnes de la Calabre que sur les bords riants de la Loire.

LÉON. Ah! ça, voyons, de quoi s'agit-il?

LE CHASSEUR. D'horribles brigandages commis il y a quelques jours aux environs de Nantes.

LÉON. Qu'est-ce que cela nous fait ?... laisse-nous tranquille avec tes récits... Tu vois bien que tu me fais perdre mon argent.

LE CHASSEUR. Mais au fait M. de Beuzeval doit avoir entendu parler de cela?

HORACE, tressaillant. Moi, monsieur?

LE CHASSEUR. Ne nous avez-vous pas dit que vous arriviez de la Vendée.

HORACE. Oui, d'une habitation de campagne entre Bourgneuf et Lajaunaye.

LE CHASSEUR. Du côté de Bourgneuf... mais c'est précisément cela; et vous êtcs à même de nous donner des renseignements sur les bruits que l'on fait courir.

HORACE, froidement. Oh! moi, monsieur, je m'occupe fort peu de ces sortes de choses.

LE CHASSEUR. Pardon !... je croyais...

HORACE. Cependant, si cela peut vous être agréable, oui, je crois avoir entendu dire que l'on assassinait.... on assassine même pas mal.

SCÈNE VII.

LES MÊMES,, M^{mo} DE NERVAL, PAU-LINE, GABRIELLE.

M^{mo} DE NERVAL. Voici notre toilette terminée et nous pouvons partir.

HORACE, à part. La voici! (Aux joueurs.) Suis-je libre de me retirer, messieurs? je me charge de vous trouver un quatrième.

LÉON. Allons donc! tu nous gagnes deux mille francs, et tu nous enverras un remplaçant qui se cavera de dix louis... Non pas, non pas!

HORACE. Soit!

UN JOUEUR. Mon argent.

HORACE. Je le tiens!.. (On abat les cartes, Horace jette son jeu.) J'ai perdu! (Il pousse son argent devant lui.) Vous me permettrez de me lever maintenant.

LÉON, regardant le jeu qu' llorace a jeté. Non pas, cher ami!.. car tu as cinq carreaux et monsieur n'a que quatre piques!... C'est trois mille francs au lieu de deux que tu nous gagnes.

HORACE, se retournant vers M^{mo} de Nerval. Madame, vous avez dit que M^{llo} votre fille devait quêter abjourd'hui pour les pauvres; voulez-vous me permettre d'être le premier à lui offrir mon tribut? (Il lui tend l'or qui est devant lui.)

M^{mo} DE NERVAL. Mais je ne sais si je dois accepter.... cette somme est vraiment si considérable...

HORACE. Aussi, madame, n'est-ce pas en mon nom seul que je l'offre; es messieurs y ont largement contribué!.. C'est donc eux plus encore que moi que mademoiselle doit remercier au nom de ses protégés.

. Mme DE NERVAL. Monsieur!

LEON, à mi-voix. Voità bien une de ses originalités! En voyant entrer ces dames, il n'aura pu résister au plaisir de s'approcher de l'une d'elles. et voità le prix dont il paye ses plaisirs. Tenez... voyez.. que disais-je l..

HORACE, s'aprochant de Pau'ine. Voulezvous me permettre, mademo selle, de vous offrir mon bras jusqu'à l'église?

PAULINE. Merci, monsieur, mais je suis un peu souffrante.. et je demanderai à ma tante la permission de rester.

M^{me} DE NERVAL. Comment, tu ne viens pas avec nous?

PAULINE Veullez être assez bonne pour m'en dispenser, chère tante.

M^{me} DE NERVAL. Alors, monsieur, ce sera moi qui vous demanderai votre bras.

HORAGE. C'est trop d'honneur, madame. M^{me} DE NERVAL. Et toi, Lucien!... tu restes ici?...

LUCIEN. Non, je vous suis, ma mère.
TOUS LES CHASSEURS, se levant. Nous vous
accompagnons aussi.

Mme DE NERVAL. Venez, messieurs.

LUCIEN, à part. Seul avec elle ! oh! mon secret m'échapperait peut-être... (Il sort.)

SCENE VIII.

PAULINE, seule.

Je l'ai revu!... lui!... que je ne croyais plus revoir!... lui que je croyais mort!... mort pour moi peut-être... Je suis seule enfin, je puis me livrer à toutes les émotions qui m'assiégent!... Mais d'où vient donc l'empire que cet homme a pris sur ma vie... d'où vient que depuis un an, son souvenir me poursuivait sans ce se.... d'où vient que tout à l'heure encore, en le voyant paraître, je me suis sentie tressaillir à son aspect?.. Mon Dieu!... est-ce que je l'aimerais? Mon Dieu... mais je serais folle de l'aimer... un homme

bizarre... étrange, que j'ai vu risquer sa vie sur une gageure... sa fortune sur un coup de dés... un homme dont le calme me glace... dont l'énergie me fait peur... Tout à l'heure, au milieu de ces joies de famille, de cette reconnaissance qu'on lui témoignait... je l'observais, moi... Il était froid, impassible!... Et c'est à lui que je confierais le bonheur de toute ma vie... Non! non! jamais... il ne croit à rien... Oh! je ne veux plus penser à lui! je veux l'éviter... le fuir!... (En disant ces mots, elle se retourne et aperçoit Horace sur le seuil de la porte.) Ah! le voici!...

SCÈNE IX.

PAULINE, HORACE.

HORACE. Ecoutez-moi, Pauline!... car on va revenir... et nous n'avons que peu d'instants à rester ensemble.

PAULINE. Monsieur... de grâce!...

HORACE. Ecoutez-moi... car ce que j'ai à vous dire est grave et solennel... En vain vous chercheriez à me fuir; il y a des destinées qui peuvent ne se rencontrer jamais; mais qui, des qu'elles se rencontrent, ne doivent plus se séparer... Je ne suis pas un homme comme les autres hommes... A l'âre du plaisir, de l'insouciance, de la joie, j'ai beaucoup souffert, beaucoup pensé, beaucoup gémi. Vous êtes la première femme que j'ai aimée! car je vous aime, Pauline...

PAULINE. Vous, monsieur!

HORACE. Grâce à vous, et si Dieu ne brise pas cette dernière espérance de mon cœur, j'oublierai le passé et j'espérerai dans l'avenir. Nous sommes jeunes tous deux, libres tous deux, je puis être à vous et vous pouvez être à moi... Dites un mot, et je m'adresse à votre tante, et nous sommes unis. - Si ma conduite comme mon âme vous semble en dehors des habitudes du monde, pardonnez-moi ce que j'ai d'étrange et acceptez-moi comme je suis, vous me rendrez meilleur. Si, au contraire de ce que j'espère, Pauline, un motif que j'ignore, mais qui cependant peut exister, vous engageait à me fuir, sachez bien que tout serait inutile. Partout je vous suivrais, comme je vous ai suivie... Aller au devent vous ou marcher derrière vous, sera désormais mon seul but. J'ai perdu bien des années, risqué cent fois ma vie et mon âme pour arriver à un résultat qui ne me promettait pas le même bonheur.

PAULINE. Des menaces, monsieur!...

HORACE. Non, mais une prière... Je ne vous menace pas, pas, je vous implore... On vientl.. Adeu, Pauline, ayez pitié de vous... et de moi. (Il sort vivement.)

SCENE X.

PAULINE, Mmo DE NERVAL.

PAULINE, fondant en larmes. Mon Dieul... mon Dieu!... mon Dieu!...

Mme DE NERVAL, entrant. Pauline! encore ici !... je te cherchais !... Eh bien! qu'as-tu? réponds, mon enfant, voyons!

PAULINE. Oh! je suis bien malheureuse!

Mme DE NERVAL. Les malheurs de ton âge, mon ensant, sont comme les orages du printemps, ils passent vite et font le ciel plus

PAULINE. Ah! si vous saviez!... Mme DE NERVAL. Je sais tout!

PAULINE. Oui vous l'a dit?

Mme DE NERVAL, Lui!

PAULINE. M. de Beuzeval.

Mª DE NERVAL. Tout à l'heure, en m'acompagnant à l'église.

PAULINE. Et que vous a-t-il dit?

Mme DE NERVAT. Qu'il t'aimait, que son bonheur serait que tu devinsses sa femme.

PAULINE. Sa femme!... moi?

Mmº DE NERVAL. Aurais-tu quelque répugnance pour ce mariage?

PAULINE. Eh! le sais-je moi-même?... Comment voulez-vous que je voie clair dans mon propre cœur?

Mmo DE NERVAL. Allons, je vois qu'il faut que ce soit moi qui me charge de ce soin... En bien L.. encore des larmes!... Voyons, écoute-moi, causons raisonnablement... Le comte Horace est jeune, beau, riche, voila plus qu'il n'en faut pour se faire aimer... Il demande ta main, ce serait une union convevable sous tous les rapports.

PAULINE. Vous croyez donc que je serais heureuse?

M^{mo} DE NERVAL. Mais je ne vois pas de raisons pour qu'il en soit autrement. Enfin, voyons, te plaît-il? l'aimes-tu?...

PAULINE. Eh bien! ... oui! oui! je l'aime!...

Mme DE NERVAL. C'est tout ce que je voulais savoir, le reste me regarde... essuye tes larmes, et laisse-moi me charger du soin d'arranger ce mariage.

SCENE XI.

LES MÊMES, TOUT LE MONDE.

TOUS entrant. Un mariage!... il s'agit d'un mariage!...

Mme DE NERVAL. Oui, messieurs, je vous annonce pour dans un mois le mariage de Pauline avec M. le comte Horace de Beu-

LUCIEN, d part. Grand Dieu!... HORACE, à part. Elle consent!

M'ne DE NERVAL. Le dîner d'aujourd'hui sera un repas de fiançailles! (Tout le monde entoure Pauline et Horace, Mmo de Nerval se tourne vers Lucien.) Lucien!... qu'as-tu donc?...

LUCIEN. Ah! ma mère, vous m'avez perdu! Mme DE NERVAL, Toil...

LUCIEN. Je l'aimais, ma mère.

Mme DE NERVAL. Qu'entenda-je!

LUCIEN. Je dois la vie à cet homme, je lui donne mon bonheur... nous sommes quittes!... mais je partirai, ma mėre !...

Mme DE NERVAL. Mon fils!...

FRANÇOIS, entrant par le fond. Madame est servie!... (Mouvement, tableau.)

ACTE DEUXIÈME.

Deuxième Tableau.

A Caen. Une salle commune à l'hôtel de la poste.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HOTESSE, MAX, TROIS PÉCHEURS. (Max est assis à droite en costume de chasse, il boit du punch. Les pêcheurs sont debout près d'une autre table et achèvent de vider un pot de cidre.)

PREMIER PECHEUR, à l'hôtesse. Hé! ben, voyons, m'ame Loriol, êtes-vous déchidée... voulé-vous t'y vous arrangeais d' not pêque?

L'HOTESSE. Mais non, père Cyrille, je vous ai délà dit...

PREMIER PECHEUR. Voyons, voyons!..faut-

y core vous l'allais qu'ri?.. Vous n'avez peutêtre point assez examinais ch'poisson-là... (A un autre.) Jean-Marie, va donc...

L'HOTESSE. C'est inutile... je n'ai besoin de rien.

PREMIER PECHEUR. Allons, n'en parlons pus!.. (Buvant.) A vot'santé, m'ame Loriol, et la compagnie.

L'HOTESSE. Mcrci, père Cyrille.

PREMIER PECHEUR. Ah! bah!.. tenais!.. vous ne voudrez point nous laisser remportais not' marchandise à Trouville... cha serait-y point dommage d'laissais échappais une chi belle occa-ion.

L'HOTESSE. Mon Dieu! je vous répète... d'ailleurs, votre poisson est trop cher.

PREMIER PÉCHEUR. Trop cher!.. ah! qué qu' vous dites-donc là, m'ame Loriol!.. trop cher, deux pleines bourriques d'poisson que j'vous laissons pour douze francs!.. et point d'équilles, point de bouquet!.. tout soles et tout anguilles.

L'HOTESSE. Ah! dam, que voulez-vous!.. les affaires ne marchent pas... depuis qu'on n'entend plus parler dans les environs que de vols... d'assassinats... nous ne voyons presque

plus de voyageurs.

PREMIER PÉCHEUR. Plus de voyageurs!.. allais, marchais... vot'hôtel est encore l'meilleur de Gaen... ch'est tout simple... l'hôtel de la poste!.. faut-y point que les voyageurs qui ont besoin de chevaux tombient naturellement cheux vous!.. (On entend une chaise de poste.) Et tenais... entendais-vous les gueurlots... v'là justement du monde qui vous arrive.

L'HOTESSE. Oui, vous avez raison... une chaise de poste entre dans la cour.

PREMIER PÉCHEUR, qui va regarder. Et du crâne monde, je dis!.. cha doit être des Anglais pour le moins.

MAX, à part. Des Anglais!

PREMIER PÉCHEUR. Eh! ben, ch'est y convenu?.. faut-y apportais not'pêque?.. j'vous laisserons la partie à une pistole.

L'HOTESSE. Dix francs!.. allons, apportez et que ça finisse;

UN GARÇON, au dehors. Par ici, par ici, monsieur, madame.

PREMIER PECHEUR, 'aux autres. Allons, v'nez vous autres!.. à tout à l'heure, m'ame Loriol! (Ils sortent après avoir salué.)

SCÈNE II.

MAX assis, I.'HOTESSE, HARRIETT, SON MARI, GARÇON DE L'HOTEL portant les bagages. (Harriette en costume de voyage, son mari enveloppé dans une pelisse, il porte au doigt un diamant, il entre appuyé sur le bras d'Harriette.)

L'HOTESSE. Veuillez vous donner la peine d'entrer, monsieur et madame... Monsieur me fait l'honneur de s'arrêter ici?

HARRIETT. Il est inutile de vous adresser à monsieur, il n'entend pas le français.

L'HOTESSE Ah! pardon!.. je ne savais pas!

HARRIETT. Avez-vous un appartement à nous donner?

L'HOTESSE. Certainement, madame. (A un garçon.) Préparez l'appartement n° 1.

LEGARCON. Oui, bourgeoise. (It sort.)
HARRIETT. Faites vite, n'est-ce pas?
monsieur a besoin de repos.

L'HOTESSE. En effet, monsieur parait souffrant.

HARRIETT. Il a été pris en [route, il y a une heure, d'un accès de goutte.

L'HOTESSE. Madame désire-t-elle que l'on envoie chercher un médecin? nous en avons de très-bons à Caen.

HARRIETT. C'est inutile... le cas n'est pas grave.

L'HOTESSE. Madame compte-t-elle séjourner longtemps ici?.. la ville est fort curieuse... il y a beaucoup de choses à voir... les églises de Saint-Étienne, de Saint-Pierre, la maison de Charlotte Corday... la...

HARRIETT. Nous ne sommes pas venus pour visiter les curiosités.

L'HOTESSE. C'est différent.

HARRIETT. Demain soir, si, comme je l'espère, mon mari se trouve mieux, nous reprendrons la poste pour nous rendre à Boulogne d'où nous nous embarquerons pour l'Angleterre.

L'HOTESSE. Ah! madame se rend en Angleterre?...

HARRIETT. Oui.

LE NABAB, en anglais. Well! is it not done!!

L'HOTESSE. Que dit mousieur?

HARRIETT. Il demande qu'on se hâte.

L'HOTESSE. Dans un instant voire appartement sera prêt... Madame a sans doute des passe-ports.

HARRIETT. Sans doute.

L'HOTESSE. Je prie madame de m'excuser... ce n'est pas par défiance... bien certainement... on voit de suite à qui l'on a affaire... mais depuis quelque temps la police est devenue si exigeante...

HARRIETT, lui donnant des papiers. Te-

L'HOTESSE. Merci, madame... dès que j'aurai inscrit vos noms sur mon registre, je ferai reporter ces passe-ports à madame.

LE NABAB, avec impatience. Devil and hell! wat do we here!

HARRIETT. Vous le voyez !.. il souffre... il s'impatiente !

L'HOTESSE. Je vais...

LE GARÇON, rentrant. L'appartement est prêt.

HARRIETT. Ah! enfin!.. (Elle tend le bras au Nabab.)

L'HOTESSE, au garçon. Conduisez madame... Madame soupera-t-elle?

HARRIETT. Vous me ferez monter la

moindre des choses... une aile de volaille... des confitures, ce que vous aurez.

L'HOTESSE. Vous entendez, Etienne. J'ai l'honneur de souhaiter une bonne nuit à madame.

HARRIETT. Merci. (Elle sort avec son mari, éclairée par un garçon.)

SCENE III.

MAX, L'HOTESSE,

MAX, se levant, à part. Demain soir... route de Boulogne... c'est bien!

L'HOTESSE. Monsieur s'en va?..

MAX. Oui; combien vous dois-je?

L'HOTESSE. Un demi-bol de punch... deux francs.

MAX, jetant une pièce de cinq francs sur le comptoir. Payez-vous. (Il allume son cigare.) Peut-être deux jeunes gens en costume de chasse viendront-ils me demander ce soir.

L'HOTESSE. Deux amis de monsieur?

MAX. Vous leur direz que je suis à fumer un cigare sur le quai... au bord de l'Orne, et que je ne tarderai pas à venir les rejoindre.

L'HOTESSE. Bien, monsieur... je n'y manquerai pas! (Max sort.)

SCÈNE IV.

L'HOTESSE, puis LES PÉCHEURS, puis LUCIEN.

L'HOTESSE, seule. Ah ça, maintenant, mettons-nous en règle, inscrivons ces passe-ports sur mon livre. (Elleva s'asseoir à une table, ouvreun registre et regarde les papiers.) Nous disons... monsieur Mounoussamy... drôle de nom... et madame Mounoussamy... née Harriett Wildfort, son épouse, se rendant de Bombay à Londres... Très-bien... écrivons.

PREMIER PÉCHEUR, entrant avec les deux autres portant des paniers. La... v'là qu'est fait... m'ame Loriol... nous avons remis le poisson à la cuisine.

L'HOTESSE, écrivant. Et maintenant vous venez me demander votre argent, n'est-ce pas?..

PREMIER PÉCHEUR. Dam! sans vous commander, ma bourgeoise, si c'était un effet de vot' complaisance... nous ne serions pas fâchés de nous rembarquer pour Trouville.

L'HOTESSE. Un moment, père Cyrille, et je suis à vous.

PREMIER PECHEUR. Bien!.. bien!.. à vot' sise, m'ame Loriol, nous attendrons. (Ils retournent à table et se versent du cidre.)

LUCIEN, entrant, costume de marin. Bonsoir, madame Loriol.

L'HOTESSE, levant les yeux. Tiens, c'est vous, monsieur Lucien! LES PECHEURS. Monsieur Lucien!

PREMIER PÉCHEUR, s'approchant et saluant. Bonsoir, monsieur Lucien!.. ça va-t-il comme vous voulais?..

LUCIEN, lui tendant la main. Pas mal, merci, père Cyrille... Vous voilà ici, mes amis... eh bien, la pêche a-t-elle été bonne?

PREMIER PÉCHEUR. Pas mauvaise, m'sieur Lucien!.. mais quoiqu'cha y a bien du mal itou!.. ah! cha, et vous-même, vous avez donc quitté Trouville?

LUCIEN. Oui, je suis en course... voilà près d'un an que je suis absent de Paris... (Soupirant.) Un an que je n'ai embrassé ma mère et ma sœur... et comme sous peu de jours, je me rropose de quitter la Normandie...

PREMIER PÉCHEUR. Ah! v's allais partir, m'sieur Lucien?. tant pis!.. vous êtes un bon enfant... pas fier avec les pauvres gens!.. et que j'aimons d'tout not'cœur. da!

LUCIEN. Merci, mes amis!..

PREMIER PECHEUR. Voulez-vous trinquer avec nous, monsieur Lucien?

LUCIEN. Volontiers. (Il s'assied et boit.)
PREMIER PÉCHEUR. Décidément vous partez donc?..

LUCIEN. Je ne puis toujours rester... cependant avant mon départ, j'ai résolu de revoir encore une fois vos côtes, ces falaises qui m'ont paru si belles... de vous voler encore quelqes ruines, quelques rochers.

PREMIER PÉCHEUR. Prenais!.. prenais!.. n'vous gênais point!.. c'est-y pas à tout l'monde?.. il en restera toujours assez de ces gueux de rochers pour désoncer nos barques... Et comment q'vous êtes venu?.. c'est-y dans vot'canot?

LUCIEN. Précisément... depuis ce matin je suis en mer... et ma foi, à la nuit tombante, me trouvant à l'embouchure de l'Orne, il m'est venu à l'idée de mettre le cap sur Caën et de venir faire mes adieux à cette bonne madame Loriol, à qui, par parenthèse, je demanderai un lit pour cette nuit, si toutefois elle en a un à me donner.

L'HOTESSE. Comment donc, monsieur Lucien... mais avec plaisir!.. Pour vous, il y aura toujours de la place à l'hôtel

LUCIER. Merci, madame Loriol... seulement je vous prierai d'avoir l'obligeance de me faire réveiller de bonne heure... et de faire porter dans mon canot des vivres pour un jour ou deux... attendu que j'ai le projet de prolonger mon excursion.

L'HOLESSE. Vous ne retournez pas demain à Trouville?...

LUCIEN. Au contraire, je m'en éloigne... J'ai entendu parler des ruines d'une ancienne abbaye, située, je crois, entre Langrune et Bernières.

L'HOTESSE. Ah! oui, les ruines de l'abbaye de Grandpré.

LUCIEN. C'est cela même.

L'HOTESSE. L'abbaye de Grandpré qui touche au château de Burcy, la propriété de monsieur de Beuzeval.

LUCIEN, troublé. Monsieur de Beuzeval! L'HOTESSE. Vous le connaissez?

LUGIEN. Oui... je l'ai connu autrefois... à Paris... il a épousé, peu de temps après mon départ, une de mes parentes.

L'HOTESSE. Ah! vraiment!.. (A part.) Comme il paraît troublé!.. est-ce que ce pauvre jeune homme?...

LUCIEN. Et savez-vous si le château est habité en ce moment?

L'HOTESSE, Je ne pas trop vous dire... cependant je sais que monsieur de Beuzeval y est venu cette année pour y passer la saison des chasses.

LUCIEN. Seul?..

L'HOTESSE. Non, avec deux ou trois amis, comme c'est son habitude.

LUCIEN. Mais la comtesse ?..

L'HOTESSE. Sa femme?.. dam, faut croire qu'il l'aura laissée à Paris... car je n'ai jamais entendu di e à personne qu'il y eût de de dame au château.

LUCIEN. Ah! c'est bien, je vous remercie... Voulez-vous me faire conduire à la chambre que vous me destinez ?..

L'HOTESSE. A l'instant... (Appelant.) Etienne?..

PREMIER PÉCHEUR. Ah ça, dites donc, m'ieu Lucien, est-ce que vous ne prendrais point un matelot avec vous pour vot'expédition?..

LUCIEN. Oh! j'ai assez l'habitude de ces sortes de courses pour pouvoir m'en passer.

PREMIER PACHEUR. Ah! l'fait est que, c'est point pour vous flattais, mais pour un Parisien, vous êtes un fier marin tout de même. Paroled'honneur on croirait que vous êtes né natif d'Asnières.

LUCIEN. D'ailleurs, le temps est beau, et la mer comme de l'huile.

PRRMIER PÉCHEUR. Heu! heu! ne vous y fiais point-trop... le vent a tourné à l'ouest... et d'ici à deux jours, nous pourrions ben avoir de l'orage.

tucien. Bah! bah! je n'ai pas peur!..
d'ailleurs je ne m'éloignerai pas de la côte...
en cas de gros temps, j'échouerais ma barque sur la plage... Allons, Etienne conduismoi.., et surtout, demain au petit jour, ne manque pas de me réveiller... Au revoir, mes amis.

LES PECHEURS. Au revoir, m'sieu Lucien, et bonne chance! (Il sort avec Etienne.)

L'HOTESSE. A propos, père Cyrille, tenez, voici votre argent.

PREMIER PECHEUR. En vous remerciant, m'ame Loriol!.. Allons, camarades, un dernier verre d'cidre et en route.

LES DEUX AUTRES. Eu route! (Il boivent.)
PREMIER PECHEUR. Bonsoir, m'ame Loriol.

L'HOTESSE. Bonsoir!
PREMIER PÉCHEUR, chantant.

Il était une fille, Qui s'en allait galment... Qui s'en allait galment Sur le bord de l'isle, Qui s'en allait galment. Sur le bord de l'ieau. (Ils sortent.)

SCÈNE V.

L'AOTESSE, puis ETIENNE, ensuite PAULINE.

L'HOTESSE, revenant à la table. Allons, voilà qui est terminé, et je puis... (Elle va pour sortir, on entend le fouet d'un postillion.) Tiens!.. encore une voiture!.. En mais, mon Dieu, il m'arrive plus de monde ce soir que je n'en ai vu depuis huit jours.

ETIENNE, entrant vivement. Bourgeoise!.. bourgeoise!.. venez donc!

L'HOTESSE. Eh bien, qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il ?

ETIENNE. Il y a... que c'est une petite dame... seule en chaise de poste, qui demande des chevaux.

L'HOTESSE. Des chevaux !.. à l'heure qu'il est !.. ça n'est pas possible!

ETIENNE. C'est ce que j'y zai dit, bourgeoise... mais vous savez, les femmes... c'est ostiné comme tout... enfin, c'te voyageuse veut absolumnnt vous parler.

L'HOTESSE. Allons... je vais...

ETIENNE. Tenez... la v'là... faites y entendre raison. (Il sort.)

PAULINE, s'approchant. Pardon, madame; vous êtes la maîtresse de ce hôtel?

L'HOTESSE. Oui, madame, pour vous ser-vir.

PAULINE. Je viens de Paris... il me tarde d'arriver au lieu de ma destination... qui n'est plus très-éloigné, je crois!..

L'HOTESSE. Madame se rend?

PAULINE. A une lieue de Langrune... au château de Burcy.

L'HOTESSE, étonnée. Au château de Burcy!.. (A part.) Ah! bah! est-ce que ce serait ?..

PAULINE. C'est-ici, m'a-t-on dit, le dernier relai?

L'HOTESSE. Oui, madame.

PAULINE. Ne puis-je donc avoir des chevaux?

L'HOTESSE. Ah! des chevaux... ce n'est pas là le point embarrassant... Dieu merci, nous en avons dans nos écuries! mais malheureusement, madame, il y a une difficulté.

PAULINE. Laquelle?

L'HOTESSE. C'est que les chevaux, il faut quelqu'un pour les conduire.

PAULINE. Eh bien ?..

L'HOTESSE. Eh bien! vous ne trouverez pas de postillon.

PAULINE. Et pour quel motif?

L'HOTESSE. Parce qu'une fois la nuit tombée, ni pour or ni pour argent on n'en déciderait un à monter à cheval... Il ne fait pas bon pour eux dans le pays, voyez-vous.

PAULINE. Ah! mon Dieu! mais ces bruits dont j'ai déjà entendu parler à Paris sont donc vrais?..

L'HOTESSE. Que trop vrais, malheureusement... chaque jour de nouveaux crimes viennent jeter l'épouvante dans les environs... Le mois dernier, deux voyageur sont disparu entre le village du Buisson et celui de Sallenelles... peu de temps après, une chaise de poste a été attaquée à trois lieues d'ici... on a trouvé le lendemain matin le postillon attaché à un arbre et les yeux bandés... le voyageur, un Anglais, percé de trois coups de couteau, avait été laissé dans sa voiture.

PAULINE. Mais c'est horrible !

L'HOTESSE. Ce n'est pas tout... tenez. il y a quinze jours, tandis que le receveur général de Caen donnait à souper à sa maison de campagne, à un jeune homme de Paris, que vous devez connaître, puisque vous vous rendez à son château... monsieur le comte de Beuzeval.

PAULINE. Horace !.. oui, oui... je le connais... eh bien?

L'HOTESSE. Et bien, madame, on a forcé la caisse du receveur, et enlevé une somme de 70 mille francs!.. Enfin, il n'y a pas plus de trois jours, le percepteur de Pont-l'Evêque, qui allait faire un versement assez considérable à Lizieux, a été assassiné et son corps jeté dans la Touques.

PAULINE. Mais comment se fait-il que la justice n'ait pas encore pu mettre la main sur les auteurs de tant de crimes?

L'HOTESSE. Ah! il paraît que les scélérats sont adroits... car la police de Paris a envoyé en Normandie ses agents les plus habiles, et ces messieurs n'y ont vu que du feu. PAULINE. Ainsi, vous dites qu'il serait impossible de trouver quelqu'un pour me conduire?

L'HOTESSE. Oh! tout à fait impossible, madame; d'ailleurs, il serait imprudent à vous de vous exposer ainsi.

PAULINE. Oui, vous avez peut-être raison... et pourtant j'aurais bien voulu...

L'HOTESSE. Passez la nuit à l'hôtel... demain il fera jour, et, alors, madame pourra se remettre en route sans courir aucun danger.

PAULINE. Allons, soit, je reste, puisqu'il le faut.

L'HOTESSE. Je vais à l'instant donner des ordres pour que l'on prépare à madame la chambre la plus convenable.

PAULINE. Allez !... (A part.) Mon mari n'est pas prévenu de mon arrivée... peut-être même n'est-il pas en ce moment au château... Qui sait ' ce retard auquel je suis forcée me sauve peut-être d'un grand embarras!

L'HOTESSE, qui est allée choisir une clefau râtelier, se rapprochant. Pardon... madame sera-t-elle assez bonne, en mon absence, pour vouloir bien inscrire elle-même son nom sur ce registre?

PAULINE. Mon nom?

L'HOTESSE. Ce n'est par défiance bien certainement... on voit de suite à qui on a affaire... mais la police est si exigeante.

PAULINE. C'est bien!

L'HOTESSE. Madame trouvera sur le bureau tout ce qu'il faut pour écrire... Je reviens. (Elle se dirige vers le fond.)

PAULINE, au bureau, les yeux sur le registre. Harriett Wilfort!... est-ce bien possible? ai-je bien lu?... (Se levant vivement.) Madame!

L'HOTESSE. Vous m'avez appelée?

PAULINE. Oui... Dites-moi, je vous prie... ce nom que je viens de lire sur votre registre...

L'HOTESSE. Est celui d'une dame qui est arrivée ce soir.

PEULINE. Ce soir ?... Et elle est repartie?
L'HOTESSE. Non... elle repart demain
matin seulement.

PAULINE. Elle est encore à l'hôtel? L'HOTESSE. Sans doute.

PAULINE. Alors, veuillez, je vous en prie, aller trouver à l'instant cette jeune dame, et dites-lui qu'une ancienne amie serait heureuse de la voir.

L'HOTESSE. Madame veut-elle me dire son nom?

PAULINE. Elle ignore celui que je porte aujourd'hui... Mais dites-lui que c'est Pauline, vous entendez?... Ce nom-là elle le reconnaîtra.

L'HOTESSE. Bien, madame. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

PAULINE, seule.

Harriett !... elle !... en France !... ici !... En vérité, c'est à peine si j'ose y croire !... Pourtant, j'ai bien lu... je ne me trompe pas... (Regardant le nom.) Oui, c'est bien cela, Harriett... Mais cet autre nom ?... Ah ça, mais elle est donc mariée ?... mariée ! Cette bonne Harriett! ah ! qu'il me tarde de savoir... Et cette hôtesse qui ne revient pas !... Ah! je l'entends... (A l'hôtesse qui entre.) Eh bien ?

SCÈNE VII.

PAULINE, L'HOTESSE, puis HARRIETT.

L'HOTESSE. Eh bien! vous ne vous trompiez pas... Cette dame a parfaitement reconnu votre nom... Pauline! s'est-elle écriée toute joyeuse... Pauline dans cet hôtel! Ah! que je suis aise de la voir, de l'embrasser!

PAULINE. Alors elle m'attend?

L'HOTESSE. Non, son mari est très-souffrant... elle ne peut vous recevoir chez elle... mais elle va descendre... elle vient... la voici!

PAULINE, courant à elle. Harriett!

HARRIETT. Pauline! (A l'hôtesse. Laisseznous. (L'hôtesse sort.)

SCENE VIII.

PAULINE, HARRIETT.

HARRIETT. Comment, c'est toi!.. Que je t'embrasse!.. Comme on se rencontre, pour-

PAULINE, l'embrassant. Cette chère Harriett!

HARRIETT. Harriette! non pas... Madame Mounoussamy, s'il vous plaît.

PAULINE. C'est juste!... tu es mariée?

HARRIETTE, riant. Tout ce qu'il y a de plus mariée, ma chère... on n'échappe pas à sa destince.

PAULINE. Comment?

HARRIETT. Eh! oui, j'ai mon nabab.

PAULINE. C'est un nabab que tu as épousé?

HARRIETTE. Bien vieux, bien desséché, bien

jaune... le beau idéal des nababs... un nabab au grand complet enfin... rien n'y manque, pas même la goutte!!!

PAULINE. Ma pauvre Harriett, que tu dois être à plaindre!

HARRIETT. Mais non, pas trop... on se fait à tout... Et puis, tu sais que je m'y attendais... Quand M. Mounoussamy s'est présente, qu'il a demandé ma main, je me suis dit tout simplement: Allons, il paraît que c'est pour aujourd'hui... résignons-nous!...

Du reste, tout goutteux et tout quinteux qu'il est, ce n'est pas un méchant homme... il m'aime, il me rend aussi heureuse que ses qualitès de nabab peuvent le lui permettre.

PAULINE. Vraiment?

HARRIETT. La preuve, tiens, c'est que lorsque l'influence du climat indien a commencé à se faire sentir en moi, et que les médecins ont déclaré que l'air du pays natal pouvait seul me rendre la santé, mon mari, malgré la longueur effrayante du voyage, n'a pas héhésité un seul instant à me conduire en Angleterre.

PAULINE. Ah! c'est bien de sa part, cela. HARRIETT. Oui, oui, il y a du bon chez lui... au moral, bien entendu.

PAULINE. Mais pourquoi, puisque tu étais en France, n'es-tu pas venue me voir en passaut à Paris?

HARRIETT. Ah! c'est que, ma chère, nous n'avons pas passé par Paris.

PAULINE. Comment! mais c'est le chemin ordinaire.

HARRIETTE. C'est possible... Mais en touchant a Cadix, ville pour laquelle notre vaisscau avait un chargement, j'avais tellement souffert du gros temps en route, que je me sentais au bout de mes forces... Je ne sais pas si tu sais ce que c'est que le mal de mer, mais moi, la mer me rend si malade, si malade, vois-tu, que je crois que j'eusse préferé me jeter au fond que de consentir à me laisser plus longtemps balotter par elle... c'est affreux!... c'est atroce!... Bref, après nous être fait débarquer à Cadix, nous avons pris par l'Espagne, puis de là nous nous sommes rendus en poste à Bordeaux, de Bordeaux à Caen, et demain nous partons pour Boulogne, où nous nous embarquons pour Londres. La traversée n'est pas longue, et c'est ce qu'il me faut. Mais toi, voyons, parle-moi de toi!.. Qu'es-tu devenue depois que nous nous sommes quittées aux Indes?

PAULINE. Moi aussi, je me suis mariée.

HARRIETT, vivement. Pas avec un nabab, j'espère.

PAULINE, souriant. Nou, rassure-toi.

HARRIETT. Et ton marl, est-il jeune, est-il beau, est-il riche?

PAULINE. Oui... Mais tu le connais... tu l'as vu dans l'Inde...

HARRIETT. Moi? bah! Qui donc?

PAULINE. Le comte Horace de Beuzeval. HARRIETT. Comment, c'est lui?

PAULINE. Lui-même. Nous nous sommes retrouvés en France, et depuis un an je suis sa femme.

HARRIETT. Oui, je me rappelle qu'il y

avait un commencement de sympathie entre vous... Alors, tu dois être heureuse.

PAULINE, hésitant. Heureuse?... Oui, oui, je suis heureuse.

HARRIETT. Comme tu me discela tristement!

PAULINE. Moi?... mais non, tu te trompes,
j'aurais tort de me plaindre... Horace est
pour moi plein d'amour, d'attentions...

HARRIETT. A la bonne heure l.:. tu m'avais effrayée.

PAULINE. Je n'ai jamais eu le moindre reproche sérieux à lui faire... et cependant... HARRIETT. Quoi?

PAULINE. Mon Dieu, des folies, des inquiétudes chimériques sans doute; mais enfin, parfois, je suis inquiète, tourmentée.

HARRIETT. Ah! je comprends... pauvre amie, tu es jalouse.

PAULINE. Jalouse!... moi!... Ce n'est pas cela... Je crois qu'Horace m'aime sincérement, je te l'ai dit depuis que nous sommes mariés, sa tendresse ne s'est pas démentie un instant... lorsqu'il est près de moi, il paraît heureux... il affecte du moins de répéter qu'il l'est... et, je le crois... quoique son front soucieux semble quelquesois attester le contraire.

HARRIETT. Mais alors, ces craintes, ces inquiétudes dont tu me parlais, quelles sontelles? explique-toi.

PAULINE. Eh! comment veux-tu que je t'explique ce qui est inexplicable pour moi ?... Il y a dans l'existence d'Horace, dans ses habitudes, dans tout ce qui l'entoure et l'approche, quelque chose de mystérieux et de bizarre dont je ne puis me rendre compte et qui pourtant m'essraie.

HARRIETT. Quelque chose de mystérieux, de bizarre?

PAULINE. Moi-même, je ne sais pas bien ce que j'éprouve pour lui... on dirait un respect mêlé de crainte et d'amour.

HARRIETT. De crainte?... et pourquoi?
PAULINE. Le sais-je?... Parfois la nuit,
des songes terribles agitent son sommeil...
Et alors, cet homme si calme, si brave pendant le jour, a, s'il se réveille au milieu de
ces songes, des instants d'effroi où il frissonne
comme un ensant.

HARRIETTE. Lui as-tu quelquefois parlé de cela?

PAULINE. Sans doute.

HARRIETT. Que t'a-t-il repondu?

PAULINE. Il m'a répondu qu'il en attribuait la cause à un accident arrivé à sa mère pendant sa grossesse. Arrêtée dans la Sierra par des voleurs, elle avait vu égorger sous ses yeux un voyageur qui faisait la même route qu'elle: d'où il résultait, m'a dit Horace, que souvent, depuis son enfance, des scènes de vol et de brigandages s'offrent à lui pendant son sommeil.

HARRIETT. Eh bten, cette explication me semble des plus naturelles... et a dû te calmer.

PAULINE. Il a aussi coutume, quelque part qu'il se trouve, de mettre, avant de se coucher, une paire de pistolets à portée de sa main.

HARRIETT. Des pistolets?... et dans quel but?

PAULINE. Moins par une crainte réelle, m'a-t il encore dit, que pour prévenir le retour de ces rêves terribles qui lui font mal.

HARRIETT. Ah! mon Dieu!... Mais cela a dû bien t'effrayer d'abord?

PAULINE. Une autre habitude plus bizarre encore, c'est qu'on lui tient constamment, jour et nuit, un cheval sellé et prêt à partir.

HARRIETT. Tout cela est étrange, en effet. PAULINE. Attends, tu ne sais pas tout.

HARRIETT. Quoi donc encore?

PAULINE, elle se lève ainsi qu'Hariett. Peu de jours après notre mariage, il me présenta deux de ses amis, MM. Max et Henri. en me priant de les traiter comme ses frères. Je ne sais pour quoi, car ma vie est toute d'instinct, cette intimité me déplut; cependant pour ne pas mécontenter Horace, je m'efforçai de les bien accueillir, et, au printemps dernier, nous partimes tous ensemble pour Marly, où est située la maison de campagne de ma tante. On logea Max et Henri dans des chambres presque attenantes aux nôtres; alors, mon mari ordonna que l'on tînt constamment trois chevaux sellés au lieu d'un... et ma femme de chambre m'a dit en outre qu'elle avait appris par les domestiques, que ces messieurs avaient la même habitude qu'Horace et ne dormaient jamais qu'avec des pistolets au chevet de leur lit.

HABRIETT. Comment, eux aussi!... Oui, je comprends que tout cela te semble extraordinaire... mais enfin, je ne vois là dedans nulle cause raisonnable de chagrin; rien ne te fait supposer que M. de Beuzeval ait des dettes pour les juelles on pourait l'arrêter?

PAULINE. Non, non.... je ne crois pas.... nous sommes riches... et, quoiqu'il dépense beaucoup d'argent, il ne m'a jamais paru gêné.

HARRIETT. Tu n'as point entendu parler d'un duel?.. d'une affaire ma heureuse pour laquelle il pourrait-être poursuivi?

PAULINE. Jamais!

HABBIETT. Alors rassure-toi!.ce mystère s'éclaircira plus tard... Mais à propos, ton mari, où est-il donc?... est-ce que vous ne yoyagez pas ensemble? Est-ce qu'il n'est pas avec toi?

PAULINE. Non, je vais le rejoindre à son château de Burcy où il est depuis six semaines avec ces deux jeunes gens dont je t'ai parlé.

HARRIETT. Depuis six semaines!..et pourquoi ne t'a-t-il pas emmenée avec lui?...

PAULINE. Il prétendait que le château n'était qu'un rendez-vous de chasse, mal tenu, mal meublé, bon pour des chasseurs habitués à vivre tant bien que mal, mais non pour une femme accoutummée à toutes les aises, à tout le luxe de la vie; et comme j'insistais pour le suivre, il me promit, pour peu que le château fût habitable, de m'écrire d'aller le retrouver.

HARRIETT. Ce qu'il a fait?

PAULINE. Non, au contraire.... j'ai recu le surlendemain de son arrivée une lettre. dans laquelle il me disait qu'il avait trouvé la maison dans un état de délabrement affreux, et qu'il me priait d'attendre à Paris son retour. Quoique cette décision me fût bien pénible, je résolus de m'y soumettre. Mais bientôt je lus dans les journaux le récit des événements qui effrayent la Normandie. Ces nouvelles éveillèrent en moi je ne sais quel vague pressentiment... il me semblait qu'elles me présageaient un malheur... J'écrivis à Horace pour le supplier de revenir, bien résolue à partir si le prochain courrier ne m'annonçait pas son retour. Je reçus une lettre; loin de me parler de notre réunion, Horace se disait au contraire forcé de rester encore un mois loin de Paris. Jen'hésitai plus, je pris la poste, et me voici.

HARRIETT. Et quand pars-tu pour Burcy?
PAULINE. Demain matin. Je n'ose t'inviter
à venir passer quelques jours avec moi au
château, dans l'état de délabrement où mon

mari prétend qu'il se trouve...

HARRIETTE. Hélas! ma chère Pauline, de toutes les manières ce serait impossible.. mon mari est soussirant, d'un caractère fort irrascible, et lui proposer le moindre changement à son itinéraire, serait le mettre hors de luimême. (Coups de sonnette.) Et tiens, ça doit être lui qui m'appelle, il faut que je te quitte.

PAULINE. Mais nous nous reverrons, n'est-ce pas?...

HARRIETT. Oui, à Paris, cet hiver, si je puis obtenir de mon nabab de m'y conduire. (Nouveaux coups de sonnette précipités et très-bruyants.)

SCÈNE IX.

LES MÉMES, ETIENNE, L'HOTESSE. ÉTIENNE, accourant. Eh bien! eh bien! qu'est-ce-qui sonne comme ca? L'HOTESSE. C'est la sonnette du n° 1.... (A Harriette.) Sans doute M. votre mari qui s'impatiente.

HARRIETT. Qu'est-ce que je disais!..... Allons, embrassons-nous encore chère amie, et à bientôt, je l'espère.

PAULINE. A bientôt. (Harriett sort.)

L'HOTESSE. La chambre de madame est prête, et quand elle voudra...

PAULINE. Je vous suis... (Elle va prendre son chapeau.)

SCÈNE X.1

LES MÊMES, HORACE, HENRI.

HORACE, à Henri. C'est ici que Max doit nous attendre; entrons.

L'HOTESSE. Quelqu'un ?... que demandent ces messieurs ?

PAULINE. Horace !

HORACE, stupésait. Pauline! vous! vous ici, madame!

HENRI, à part. La comtesse !.. ah! diable!
PAULINE. Pardonnez-moi, mon ami, je
n'ai pu rester loin de vous... j'étais trop inquiète.... trop malheureuse.... Je vous ai
désobéi!

HORACE. Et vous avez eu tort.

PAULINE. Oh! mon Dieu!... quels regards!.. mais si vous voulez, je repartirai à l'instant, à l'instantmême... Je vous ai revu, mon ami, c'est tout ce qu'il me faut.

HORACE, plus calme. Non, Pauline, non.. puisque vous voilà... restez!... et soyez la bienvenue... je tâcherai que le séjour du château ne vous soit pas trop désagréable.

PAULINE. Oh! je m'arrangeral de tout... près de vous, avec vous, Horace, tout me plaît... tout me convient... je suis heureuse.

HORACE. Vous êtes un ange, Pauline; pardonnez-moi le mouvement de colère qui m'est échappé, j'avais tort et je le regrette.

PAULINE. Mon ami...

HORACE, à l'Hôtesse. Faites atteler à l'instant la voiture de madame. nous partons.

L'HOTESSE. Comment! si tard! vous allez partir!... mais vous ne trouverez pas de postillon qui veuille se charger...

HORACE. Eh bien! je conduirai moimême... à la Daumont.

L'HOTESSE. Mais les routes ne sont pas

HORACE. Oh! avec-nous, M^{mo}la comtesse n'a rien à craindre.

L'HOTESSE. Il suffit, monsieur. (Elle sort.)

SCENEI. XI

LES MÊMES, MAX.

PAULINE. Mais comment se fait-il que je vous trouve ici ?

HORACE. Nous sommes venus chasser dans les environs, Henri et moi, tandis que Max se rendait à Caen pour y rég'er une affaire. Nous avions pris avec lui rendez-vous dans cet hôtel, afin de retourner ensemble au château... mais le voici.

MAX. Ah! c'est vous? vous m'attendiez?... (Apercevant Pauline) Madame la comtesse?... HORACE. Oui, madame la comtesse qui a bien voulu venir me retrouver. Présente-lui tes hommages, mon cher ami.

MAX. Madame! (Bas d Horace). Mais...
HORACE. Veuillez faire vos apprêts, chère
Pauline... (Bas d Max.) Eh bien, quoi de
nouveau?

MAX, de même. Demain soir, route de Bouogne.

HORACE, de même. C'est bien.

MAX. Mais à présent que la comtesse est ici... comment faire?

HORACE. Ce soin me regarde.

HENRI. Rien n'est changé à nos projets?

L'HOTESSE. Les chevaux sont à la voiture.

HORACE. Madame la comtesse, venez faire les honneurs de votre château de Burcy.

PAULINE, MAX et HENRI. Partons ! L'HOTESSE. Le ciel les conduise!

ACTE TROISIÈME.

Troisième Tableau.

Au château de Burcy, la chambre à coucher de Pauline au premier étage; cette chambre, entièrement
meublée dans le style Louis XV, est à pans coupés. Au fond, une vaste alcôve, garnie de rideaux de
damas de soie rouge et dans laquelle est le lit.
Dans le pan coupé de gauche, est une bibliothèque;
dans celui de droite, la porte d'entrée. — Au premier plan, à droite, une fenêtre avec des rideaux
pareils à ceux de l'alcôve. Au fond, à gauche, une
fenêtre avec rideaux; une pendule au-dessus de la
porte d'entrée; à gauche, premier plan un guéridon
sur lequel est une bougie et un livre ouvert. —
Pauline, la tête appuyée sur sa main, est assise et
lit.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, d'abord seule, puis INGHI.

PAULINE lisant. « J'ai tout étudié, philo» sophie, droit et médecine, j'ai fouillé dans
» le cœur des hommes, je suis descendu dans
» les entrailles de la terre... j'ai attaché à mon
» esprit les ailes de l'aigle pour planer au-des» sus des nuages... où m'a conduit cette lon» gue étude?... au doute, et au décourage» ment. Je n'ai plus, il est vrai, ni illusion,
» ni scrupule... je ne crains ni Dieu ni
» Satan... mais j'ai payé ces avantages au
» prix de toutes les joies de ma vie! » (Elle
reste pensive. La pendule sonne dix heures.)
Dix heures!... il n'est que dix heures encore!
que cette soirée me semble longue et triste...

INGHI, entrant avec une théière d'argent, un tasse, un sucrier, posés sur un pluteau. Voici le thé que madame la comtesse a demandé!

PAULINE tressaillant. Ah! vous m'avez fait peur, Inghi... C'est bien, mettez cela sur la fable. INGBI, après avoir posè le thé sur un guéridon. M^{me} la comtesse desire-t-elle que je reste pour la servir?...

PAULINE. Non... je me verserai moi-même. (A part.) Mon Dieul où avais-je donc la tête... en quit ant Paris?... N'avoir pas emmené avec moi ma femme de chambre, cette bonne Lucile.. dont les soins me seraient si précieux. seule dans ce vieux château, avec cet homme à visage sinistre... (Voyant Inghi qui, au lieu de sortir, s'est approché de la fenêtre et l'a ouverte.) Eh bien! que faites-vous là?... Pourquoi fermez-vous les contrevents?...

INGHI. Il va y avoir de l'orage; je craignais que le bruit du tonnerre n'effrayât M^{mo} la comtesse...

PAULINE. De l'orage, vous croyez, Inghi?...
INGHI. Madame peut s'en assurer ellemême...

PAULINE, se levant et allant à la fentre. Oui, le temps est sombre en esset... l'air lourd et brûlant... j'entends là-bas le grondement des vagues qui se brisent sur la côte... Ah! je plains ceux qui seront en mer cette nuit... Vous ne pensez pas que votre maître soit en mer Inghi?...

INGHI. Ce n'est pas probable... Madame sait bien qu'en la quittant après le déjeuner, il n'a parlé que d'une chasse...

PAULINE. Oui, un pari considérable... une chasse à courre avec des Anglais... c'est vrai, je l'avais oublié...

INGHt. Si ma lame craignaît de rester tout un jour seule au château, que n'a-t-elle retenu M. le comte?... Ses amis lui offraient de partir sans lui, de le laisser près de madame.

PAULINE. Oui, mais je me suis aperçue de la contrariété que cela lui causerait... Il prétendait être le plus engagé dans le pari, et devoir le soutenir en personne... je n'ai pas voulu dès mon arrivée être une entrave à ses plaisirs... d'ailleurs, son absence doit être momentanée... c'est demain qu'il a promis de revenir, n'est-ce pas?...

INGHI. Demain, oui, madame...

PAULINE. Il ne vous a dit en particulier rien qui vous fasse supposer le contraire?...

INGHI. Rien, madame la comtesse...

PAULINE, Il suffit... allez.

INGHI. Madame n'a rien à m'ordonner?...

PAULINE. Non... allez... laissez - moi...
(Inghi s'incline et sort.)

SCÈNE II.

PAULINE, seule, allant au guéridon et se versant du thé. Allons... ce n'est qu'un peu de patience et de courage à avoir. .. Résignonsnous et attendons... (Elle boit et s'assied.) Me quitter le lendemain même de mon arrivée, après une séparation de deux mois déjà... Ah! s'il m'aimait comme autresois, m'aurait-il laissée seule, abandonnée, dans ce château isolé... au milieu d'un pays théâtre d'événements horribles. Ces bruits sinistres... ces lugubres histoires qui m'ont fait quitter Paris, qui m'ont été répétées à Caen, me reviennent malgré moi à l'esprit; il me semble qu'un grand malheur me menace... Il me semble que cette nuit qui commence ne finira jamais... (Se levant.) Tâchons d'éloigner ces pensées .. (Regardant la pendule.) Il est tard... essavons de dormir: le sommeil me calmera... me donnera l'oubli... (Elle dégrafe sa robe et s'apprête à l'ôter, on entend dans l'éloignement une détonation, Pauline s'arrête effrayée.) Qu'est-ce que cela?... On dirait le bruit d'une arme à feu... Encore un crime peut-être... (Joignant les mains.) Mon Dieu l protégez ceux qui voyagent, et donnez le repentir au cœur de l'assassin. (Après avoir écouté.) Je n'entends plus rien... (Elle va à la fenêtre, l'ouvre et repousse les contrevents.) rien que le mugissement de la tempête... rien que le vent qui sisse dans les ruines de l'abbaye... Ohl ce n'est pas la crainte des morts qui m'agite, les moines et abbés dont en passant j'ai foulé les tombes, dorment de leur sommeil béni, les uns dans leur cloître, les autres dans leurs caveaux... Non, c'est des vivants que j'ai peur... (Un éclair suivi d'un coup de tonnerre trèsviolent) Quelle nuit, mon Dieu!... (Après avoir repoussé la fenêtre.) Oh! je ne me coucherai pas... je veillerai jusqu'au matin... là, tout habillée, dans ce fauteuil... (Elle se rassied pres du gueridon.) Veiller!... mais que faire?... comment forcer ma pensée à se détacher des objets qui l'assiégent?... Yoyons, reprenons malecture. . . (Elle reprend le livre et le lit bas pendant quelques instants. puis s'interrompant.) Toujours cette philosophie mordante et terrible... les doutes de Faust, les blasphèmes du maudit... (Fermant le livre.) Cette lecture me fait mal... Il doit y avoir dans cette bibliothèque quelque ouvrage plus consolant, plus gai... Cherchons. (Elle se lève et va replacer le livre qu'elle tenait, dans un rayon de la bibliothèque, puis prenant un autre volume et regardant le titre:) L'Inde Anglaise! C'est là que j'ai connu Horace... c'est là que se sont écoulées les premières années de ma vie... En me parlant de ce pays, ce livre me rappellera le temps de mon bonheur... (Elle fait quelques pas tout en ouvrant le livre.) Etourdie que je suis... j'ai pris le second volume au lieu du premier... (Elle retourne sur ses pas, va pour remettre le volume derrière le rayon, et s'arrête.) Que vois-je? au fond de ce casier? un bouton de cuivre!! Il y a donc une porte derrière cette bibliothèque... (Réstéchissant.) Une porte! mais non, mais non, c'est impossible... cette chambre, si je ne m'abuse, forme l'angle du château ... où pourrait conduire une porte placée là?... cependant, ce bouton doit servir à quelque chose, voyons donc... (Elle avance sa main dans le rayon.) Je cherche en vain à tourner... Ah! peutêtre en appuyant... oui... oui... je crois qu'il cède... (Jetant un cri.) Ah! (Elle se rejette brusquement on arrière, le panneau de la bibliothèque tourne brusquement sur luimême et laisse voir une ouverture pratiqués dans l'épaisseur de la muraille.) Un escalier... dans le mur... où mène-t il?... Pour quel usage l'a-t-on fait construire? Je n'ose avancer... et pourtant, je ne sais quel pressentiment me pousse à la découverte de ce secret. Allons, point de crainte puérile... (Elle se rapproche de l'escalier, met le pied sur la première marche, mais au même moment, une bouffée d'air s'echappant de l'ouverture éteint la bougie, une obscurité complète se fait dans la chambre.) Ciel! me voilà sans lumière... et ce bruit que je viens d'entendre!... (Prétant l'oreille.) Je ne me trompe pas, on ouvre la grille du parc! si c'était Horace?... s'il allait me faire un crime de ma curiosité! (Elle repousse la bibliothèque, cherche à tâtons la place du volume et le remet sur la tablette, puis court à la fenêtre et regarde au dehors.) Oui, j'entends des pas dans le jardin, on se dirige de ce côté... c'est lui... il aura été libre plus tôt qu'il ne croyait... il est de retour! Dieu soit loué!... (Regardant toujours.) L'obscurité est profonde, je ne vois rien... Ah! si, pourtant... je commence à distinguer... Trois hommes... trois hommes en blouse! mais comment ontils pénétré ici?... comment ont-ils la clef du parc?... je ne puis distinguer leurs traits. ils marchent courbés, il me semble qu'ils portent quelque chose... quoi donc?... ils approchent .. (Avec une terreur croissante.) Grand Dieu! mais, ce fardeau, on dirait un corps humain, enveloppé dans un manteau, Oui... oui... ce manteau s'agite, il s'entr'ouvre! un bras en sort, j'entrevois une étoffe blanche, une femme, c'est une femme! Que se passe-t-il ici?... que vais-je devenir? Mon Dieu! prenez pitié de moi... mon Dieu! protégez - moi! mon Dieu! secourez - moi... (Après quelques instants, se rapprochant de la fenêtre.) Plus rien... ces hommes ont disparu, mais cette femme, cette pauvre femme, qu'en veulent-ils faire?.... Oh! je ne dois pas hésiter..... Je cours prévenir Inghi; il doit avoir des armes... et s'il est temps encore d'empecher un crime.... (Elle court à la porte.) Mais, il m'a enfermée...enfermée!... est-ce par inadvertance? est-ce par précaution?... Je ne sais que penser, ma tête... ma pauvre tête s'égare, je sens que je deviens folle!... (Elle tombe accablée sur un fauteuil, puis tout à coup elle se lève et court appuyer son oreille contre la bibliothèque.) J'entends marcher derrière ce panneau! on monte l'escalier, on vient ici... je suis perdue... Ah!... (Elle court au lit, sur lequel elle se jette tout habillée et se blottit sous les couvertures.) C'est la seule chance de salut qui me reste; fermons les yeux, retenons mon haleine; mon cœur, cesse de battre... mes lèvres, cessez de trembler, peutêtre, me croyant endormie, ces hommes m'épargneront-ils... (Elle appuie la tête sur l'oreiller et feint de dormir; quelques instants après, la bibliothèque tourne de nouveau sur elle-même, Horace paraît, s'arrête sur le seuil de l'ouverture et écoute.

SCÈNE III.

PAULINE sur le lit, HORACE.

HORACE, à part. Rien... Elle est couchée ct dort sans doute. (Il s'avance avec précaution vers le lit, l'orage redouble au dehors. Horace s'approche, écarte les rideaux du lit, écoute la respiration de Pauline; en cet instant un éclair illumine la chambre.)

PAULINE, qui a ouvert et resermé subitement les yeux. Horace!...

HORACE d part, tresaillant. Mon nom!... (Il écoute et appelle à voix basse.) Pauline!... (Après avoir attendu ne recevant pas de réponse.) C'était un rêve!... Elle do t... pauvre femme... Elle n'a rien vu... Allons... (Il referme doucement les rideaux, puis, sans faire de bruit, reprend le chemin de l'escalier, retire à lui la bibliothèque et disparaît.)

SCÈNE IV.

PAULINE, seule, et se jetant à bas du lit avec stupeur.

Horace!... c'était lui !... Oh! je l'ai bien reconnu!... Ce n'est point une illusion! c'est bien lui qui a ouvert cette porte, c'est bien lui qui s'est avancé vers moi, lui, qui a écarté ces rideaux, lui, dont un éclair m'a montré le visage si pâle? Mais alors, pourquoi ce mystère? ces précautions étranges? pourquoi surtout cette pâleur livide?... Oh! mon Dieu! qu'elle horrible soupçon!... Ces trois hommes que j'ai vus passer sous ma fenêtre... c'étaient Horace et ses amis; et cette femme... cette femme qu'ils enlevaient .. Oh! je comprends tout maintenant; cette femme, c'est la maîtresse d'Horace!! Voilà pourquoi le comte ne voulait pas me laisser venir au château ... voilà pourquoi il a prétexté une partie de chasse...Ah! malheureuse! malheureuse!... Horace ne m'aime plus... (Elle pleure dans ses mains, puis tout à coup relevant la tête, marche résolument à la cheminée et tire la sonnette.)Oh! je veux le confondre... je veux qu'il vienne... qu'il vienne à l'instant... qu'il sache que je ne suis pas sa dupe... (Tirant de nouveau la sonnette et avec force.) Eh bien! ne m'entend-on pas ?... Arrivera-ton quand j'appelle... (Elle sonne violemment et brise le cordon.) Arrivera-t-on enfin?

SCENE V.

PAULINE, INGHI,

INGHI. Me voilà! Madame a sonné?..

PAULINE, commandant à son émotion.

Allumez cette bougie qui s'est éteinte!

INGHI, après avoir obéi. Madame la comtesse... n'a plus rien à m'ordonner?

PAULINE. Non... vous préviendrez votre maître que je désire lui parler à l'instant même...

INGHI, étonné. Mon maître...

PAULINE. Eh bien, ne m'entendez-vous pas ?..

INGHI. J'entends à merveille... mais ce que madame demande est impossible...

PAULINE. Impossible? et pourquoi?..
INGHI. Madame sait bien que M. le comte

INGHI. Madame sait bien que M. le comte n'est pas au château.

PAULINE. Il n'est pas au château?.

INGHI. Non...

PAULINE, émue. Il n'est pas revenu!..

INGHI. Non..,

PAULINE. Vous en êtes bien sûr?..

INGHI. J'en suis sûr...

PAULINE. Vous me le jurez...

INGHI. Je le jure...

PAULINE. C'est bien... je me trompais... Allez.. (Il sort.)

SCÈNE VI.

PAULINE, scule.

(Elle prend le slambeau, va droit à'la bibliothèque, jette le volume à terre, fait jouer le ressort, et mettant le pied sur la première marche de l'escalier: Oh! je saurai, moi, s'il est au château.. (Elle descend.)

Quatrième Tableau.

Un souterrain de l'abbaye de Grand-Pré. — Au fond à droite, une porte dont le haut est vitré. — A gauche, l'extrémité d'un escalier; dans un enfoncement un lit, sur lequel Harriett est étendue les mains liées. — Horace, Max et Henri, sont à une table placée à droite, sur laquelle sont des bouteilles, des verres et les débris d'un souper. Chacun des convives vêtu d'une blouse bleue, porte un couteau de chasse à la ceinture, et a une paire de pistolets à portée de la main.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORACE, MAX, HENRI, à table, HARRIETT, sur le lit, puis INGHI.

MAX, élevant son verre. Allons l' à votre santé!

HENRI, trinquant. A la tienne ! (Ils boiaent. Inghi entre par l'escalier de gauche, Horace se lève et va à lui.)

HORACE. Eh bien! que voulait-elle? INGHI. Sans doute elle avait entendu quelque bruit... elle vous croyait au château et

demandant à vous voir.

HORACE. Et tu lui as dit?..

INGHI. J'ai nié.

HOBACE. Bien !.. (Revenant à la table.) A demain, messieurs, je vous quitte.

HENRI. Déjà!

MAX, avec ironie. Tu remontes près de ta femme?

HORACE, avec colère. Je ne veux pas que

l'on me parle de ma femme!

MAX. Oh! oh! cela te fâche!... calme-toi!.. il n'en sera plus question... mais pourquoi t'en aller sitôt?

HENRI. Il me semble que tu es en bonne

compagnie...

HORACE. Oui, en si bonne compagnie que je l'eusse quittée depuis longtemps si nous n'étions liés tous les trois par un serment, et si chacun de nous n'avait le droit de redevenir honnête homme que du consentement des deux autres! D'ailleurs que voulezvous que je fasse ici?

MAX. Bois, pardieu!

HORACE, avec mépris. Avec vous?..

HENRI. Pourquoi pas ?..

HORACE. Le beau plaisir de boire avec vous!.. A la troisième bouteille, vous voilà ivres comme des portesaix!

MAX. Jouons.

HORACE, haussant les épaules. Je ne suis

pas un filou pour vous gagner votre argent quand vous n'êtes pas en état de le désendre.

MAX. Eh bien, alors, fais la cour à notre belle Anglaise.

HOBACE. Est-ce qu'elle est vraiment belle?
HENRI! Charmante!

HORACE. C'est possible! je ne l'ai pas regardée.

MAX. Tu peux t'en rapporter à nous... c'est une femme adorable... Demande plutôt à Inghi qui lui a lié les mains. (Lui donnant une poignés d'or.) Tiens, mon brave, voilà ta part de prise.

INGHI, prenant l'or. Merci.

HORACE. Généreux comme un voleur!

MAX, se levant. Voyons, voyons, ce n'est pas répondre... Fais-tu la cour à notre Anglaise, oui ou non?...

HORACE. Non!..

MAX. Alors c'est moi qui aurai cet hon-

HENRI, se levant aussi. Un instant !.. il me semble que je suis bien quelqu'un ou quelque chose ici... et que j'ai des droits comme un autre... même plus qu'un autre.

MAX. Toi?

HENRI. Qui est-ce qui a tué le mari?

HORAGE, riant. Au fait, c'est un antécédent.

HARRIETT, sur le lis. Oh!.. messieurs!.. ayez pitié de moi!..

MAX, à Henri. Soit ! je ne dis pas le contraire; mais qui est-ce qui a attendu à Caen une journée entière et vous a prévenus de la route que prendrait la chaise de poste?

HORACE. Diable! voilà qui devient embarrassant!.. il faudrait être le roi Salomon en personne pour décider qui a le plus de droits, de l'espion ou de l'assassin.

HENRI. Il faut pourtant que cela se décide...
Tu m'y as fait penser à cette femme, et voilà
que j'en suis amoureux maintenant.

MAX. Et moi de même... Or donc, puisque tu y renonces, toi, Horace, qui es notre chef, présente-lui l'un de nous.

HORACE. Pour que l'autre m'aille dénoncer à la suite de que que orgie où, comme aujourd'hui, il ne saura plus ce qu'il fait, n'estce pas?.. Oh! que non, mes maîtres!.. vous êtes jolis garçons, vous êtes jeunes, vous êtes riches... vous avez dix minutes pour faire votre cour à la belle... Allez, mes Don Juan, allez!..

MAX. Ma foi, à la cour près, il y a une idée dans ce que tu viens de dire... Qu'elle choisisse elle-même celui qui lui conviendra le mieux.

HÉNRI. Allons, soit 1 mais qu'elle se dépêche... Explique-lui cela toi, Horace, qui es désintéressé dans la question.

HORACE. Volontiers... cela vous épargnera des frais de modestie... (Il s'approche du lit.)

HARRIETT, détournant la tête. Mon Dieu! mon Dieu! et ne pouvoir mourir!

HORACE. Mylady, voici deux brigands de mes amis, que j'ai l'honneur de vous présenter... tous d'eux d'excellente famille, au reste... ce dont on peut vous donner la preuve sur parchemin, si vous le désirez... qui, élevés dans les principes de la secte platonique, c'est-à-dire du partage des biens, ont commencé par manger les leurs... puis, trouvant que tout était mal arrangé dans la société, onteu la vertueuse idée de s'embusquer sur les grandes routes où elle passe, pour corriger ses injustices, rectifier ses erreurs et équilibrer ses inégalités! Depuis cinq ans, à la plus grande gloire de la philosophie et de la police, il s'occupent religieusement de cette mission, ce qui leur donne de quoi figurer de la manière la plus honorable dans les salons de Paris, et les conduira probablement, comme cela est arrivé pour moi, à quelque bon mariage qui les dispensera de continuer l'existence des Karl Moor et des Jean Sbogar... En attendant, ils vous supplient bien humblement de choisir, entre eux deux, celui qui vous conviendra le plus — Me suis-je expliqué d'une manière catégorique, madame, et m'avez-vous compris?

HARRIETT, se tournant de son côté. Ah! s'il vous reste quelques sentiments dans le cœur, au lieu de m'outrager, tuez-moi plutôt... (Levant les yeux.) M. de Beuzeval!!!

HORACE, étonné. Vous me connaissez?

HARRIETT. Le comte de Beuzeval! le mari de Pauline!... Ah! pauvre femme!... pauvre femme! tu es encore plus à plaindre que moi!

HORACE, troublé. Mais qui donc êtesvous? (Se baissant.) Miss Harriett!... (A part.) Ah! tant pis! tant pis!

MAX. Eh bien! que répond-elle?

HORACE. Elle répond que c'est infâme! voilà tout! et j'avoue que je suis un peu de son avis.

MAX et HENRI. Alors?

HORACE. Alors faites comme vous voudrez et laissez-moi tranquille! (Il se rassied, boit, et à part.) Miss Harriett!...

MAX, à *Henri*. Tu ne veux pas me la céder ?

HENRI. Non.

MAX. Eh hien! alors, je la prendrai. HENRI. C'est ce qu'il faudra voir.

MAX. Henri! Henri! je te jure que cette femme m'appartiendra.

HENRI. Et moi, je te promets sur ma vie qu'elle sera à moi! et je tiens plus à ma vie, je crois, que tu ne tiens à ton honneur. (Ils tirent leurs couteaux et se mettent en garde.)

HARRIETT. Mais par pitié, par grâce, au nom du ciel! tuez-moi donc?

HORACE, un instant pensif, se levant tout à coup et s'approchant des deux adversaires. Qu'est-ce que vous venez de dire, messieurs?

MAX, menaçant Henri. J'ai dit que cette femme serait à moi.

HENRI, de même. Et moi, j'ai dit qu'elle serait non pas à lui... mais à moi... et je maintiens ce que j'ai dit,

HORACE, prenant un pistolet. Eh bien! vous en avez menti tous les deux! vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. (Il tire.)

HARRIETT, jetant un cri. Ah! (Depuis un instant, une lumière a paru derrière le vitrage de la porte du fond. Un cri déchirant a répondu à celui d'Harriett.)

TOUS, s'arrêtant. Qu'est-ce que cela?

MAX et HENRI. Il y avait quelqu'un derrière cette parte.

HORACE. Quelqu'un!... (Il court ouvrir la porte; Pauline évanouie et qui se cramponnait au panneau, vient tomber sur le théâtre.)

TOUS. Une femme!

HORACE, avec épouvante. Pauline !...

LES DEUX AUTRES. La comtesse!

HENRI. Nous sommes trahis.

HORACE, froidement. Ne craignez rien, messieurs, je me charge d'elle.

Cinquième tableau.

Les ruines de l'abbaye de Grand-pré - Sur le devant, la voûte de la chappelle soutenue par des piliers à moitié détruits par le temps. Près de l'un de ces piliers, à droite, des marches dégradées, et derrière ces marches, une porte. - Au fond, le cloître avec de grands arbres, des pierres de tombeaux, des croix. Une de ces pierres plus apparentes que les autres. - A l'horizon, on découvre le rivage et les rochers du Calvados. - Nuit complète. On entend le bruit d'un orage qui gronde au loin. La lueur des éclairs perce de temps en temps l'obscurité. On voit arriver par le fond Lucien, marchant comme un homme qui cherche à s'orienter. Il s'arrête devant le clottre et regarde autour de lui ; ses vêtements sont mouillés par la vase et l'eau de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIEN, seul.

Quel temps!... quel horrible temps!... le père Cy ille avait raison, lorsque hier soir il me prédisait de l'orage... La pluie commence à tomber avec force... si je pouvais trouver un abri... Autant que je pois en juger malgré l'obscurité, je ne dois pas être loin de cette vieille abbaye que j'ai dessinée tantôt de la mer... (Eclair.) Oui, je ne me trompais pas... là voilà devant moi! (Avançant.) Je dois être ici dans la chapelle!... Enfin, dans la chapelle ou ailleurs, je suis à couvert, c'est le principal... cherchons un endroit qui ne soit pas trop écroulé et reposons-nous... (Après avoir cherché.) Voici justement des marches... auprès d'un pilier qui me garantira du vent... Il est impossible de trouver un lit plus convenable... (Il s'assied.) Dès que le jour viendra, je descendrai vers la côte, et pour peu que la mer soit devenue plus calme, je trouverai bien quelque brave pêcheur qui me ramènera à Trouville... car j'ai peur que ma pauvre barque ne soit plus en état de m'y conduire. (Tirant une bouteille de sa poche.) Voyons, avalons une gorgée de cet excellent rhum dont l'estimable M™• Loriol a eu soin de lester les poches de mon paletot... ça me réchauffera, car la nuit est fraîche en diable!... (Il boit.) Eh! mais on dirait que l'orage s'appaise... tâchons de dormir... (Il s'étend sur les marches.) Je sens que ce ne sera pas difficile... je suis harassé de fatigue... Qui m'eût dit que je dormirais cette nuit si près du château habité par le mari de Pauline!... Pauline... (Il s'endort. Au bout de quelques instant son entend comme un grincement de porte dans les profondeurs de l'abbaye, Lucien se réveille en sursaut.) Qu'est ce que cela? je ne l'ai pas rêvé... il m'a semblé que l'on fermait une porte... là, derrière ma tête... (Ecoutant.) Mais oui, j'entends des pas... on monte un escalier... Ah! ca, est-ce que les souterrains de l'abbaye seraient un repaire de bandits?.. (Ecoutant.) Le bruit approche... que faire? je suis sans armes... d'autres hommes peuvent comme moi être cachés dans ce cloître... éloignons-nous et observons. (Tout en parlant il se dirige vers un second pilier à droite, derrière lequel il se cache et reste immobile; aus itôl la porte qui est sous la voûte, à gauche, s'ouvre, un homme parait.)

SCÈNE II.

LUCIEN, HORACE. (Ce dernier s'arrête un instant pour écouter et regarder autour de

lui. Puis n'entendant rien, il se dirigevers le clottre. En ce moment la lune éclaire le clottre, tandis que le reste est dans l'obscurité.)

vient-il faire ici?.. (Il regarde attentivement. Horace prend une bêche. — En cet
instant la lune paraît entre deux nuages
et éclaire le fond. — Horace a tiré une
clef de sa poche et la jette à terre.) (A
part.) Une clef! (Horace soulève avec
sa bêche la pierre d'une tombe, puis
jette la clef dans la fosse.) Il jette cette
clef dans la fosse.) Il jette cette
clef dans la fosse!!... (Horace rep'ace la
pierre, puis après s'être assuré que nulle
trace ne pent révéler son secret, il reprend
la bêche et se retourne. — La lune a disparu. Horace rentre dans la chapelle,
écoute, se dirige vers la porte par laquelle
ll est entré, la pousse doucement, disparait;
la porte se referme.)

SCÈNE III.

LUCIEN, seul.

Parti!... (Quittant son pilier.) Quelle singulière aventure!! Oh! je saurai quel est ce mystérieux inconnû.... je pénétrerai dans ce souterrain! Mais le jour commence à paraître... enquérons-nous d'abord d'un moyen de retourner à Trouville. (On entend au loin une voix qui chante:)

La chanson que vous dites, Je voudrais la savoir, bis. Sur le bord de l'isle; Je voudrais la savoir, Sur le bord de l'ieau.

LUCIEN. Mais je connais cette chanson. (Il remonte et écoute.)

LA VOIX, chantant.

Belle, entrez dans ma barque. Belle, on vous l'apprendra, bis. Sur le bord de l'isle. Belle, on vous l'apprendra Sur le bord de l'ieau.

LUCIEN. C'est la voix du père Cyrille... (Courant au fond et agitant son mouchoir.) Ohé! de la barque! oh!

LA VOIX. Oh!

LUCIEN. Ils m'ont aperçus!... il me répondent!... Eh! père Cyrille!... par ici!... par ici!...

LA VOIX. Nous v'là!... nous v'là! espérez un peu.

LUCIEN, regardant toujours. Les voilà qui viennent... ils amarrent leur barque au rivage... les voici!

SCÈNE IV.

LUCIEN, LE PÈRE CYRILLE, LES DEUX AUTRES PÈCHEURS.

LES PÉCHEURS, courant à lui. Monsieur Lucien!

CYRILLE. J'ons-t-y point la berlue ? c'esty ben vous que j'voyons ?

LUCIEN. Eh! oui, père Cyrille, c'est moi.

CYRILLE. Ah! mais... ah! mais... je
n'croyons pas vous retrouvil... ne vous voyant
point revenir à Trouville par ce mauvais
temps, j'vous avions cru mort, néyé comme
un kien!

LUCIEN. Mort !... non pas... Seulement,

comme Robinson Crusoë, j'ai fait naufrage.
LES PÉCHEURS. Naufrage!

LUCIEN. Oui, je vous conterai cela... pour le moment je compte sur vous pour me prendre à bord.

CYRILLE. Comment donc, m'sieu Lucien, avec plaisi!... Ah! ben, ah! ben, en partant c'te nuit, je ne m'attendars pas à faire une si bonne pèque.

LUCIEN. Partons.

TOUS. Partons! (Ils remontent.)

LUCIEN, à part. s'arrêtant au fond. N'importe! je reviendrai... et je saurai pourquoi cet homme a mis une clef sous cette pierre! (Ils sortent.)

ACTE QUATRIÈME.

Sixième Tableau.

La chambre à alcôve du premier tableau du 3° acte. Les rideaux de l'alcôve sont fermés de manière à masquer entièrement le lit. — Guéridons de chaque côté: chaises et fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAX, LUCIEN, LE DOCTEUR.

MAX, précédent le Docteur. Entrez, messieurs, entrez...

LE DOCTEUR. Vous savez le triste devoir qui m'amène, monsieur... je suis médecin à Dives, et l'on m'envoie pour constater un décès...

MAX. Celui de madame la contesse de Beuzeval, assasinée, cette nuit, dans le parc même de son château... (Mouvement de Lucien dont la pâleur est extrême.)

LE DOCTEUR, Nous avons appris, y a quelques heures, cet épouvantable événement; la gendarmerie est sur pied, tout le pays plongé dans la consternation...

MAX. Je le crois...

LE DOCTEUR. Ce nouveau crime paraît inexplicable, on ne comprend pas un telle audace de la part des meurtriers...

MAX. Hélas ! monsieur, ce malheur n'est que trop certain... (Montrant Lucien.) Monsieur est un de vos confrères ?..

LE DOCTEUR, hésitant. Oui, c'est-à-dire, monsieur est un élève en chirurgie qui, en l'absence de mon collègue de Dives retenu pour affaire de clientèle, et se trouvant par hasard dans cette ville, a bien voulu m'accompagner. (Max s'incline, Lucien après lui avoir rendu son salut se détourne pour cacher son émotion.)

MAX. Le juge de paix du canton n'est point

encore arrivé pour rédiger le procès verbal que vous avez à signer... mais il ne peut tarder je pense...

LE DOCTEUR. Nous attendrons... Monsieur de Beuzeval n'est point au château?.,

MAX. Monsieur de Beuzeval, mon ami, est parti ce matin pour Caen, afin de solliciter du préfet l'autorisation de faire transporter le corps à Paris, où sont les caveaux de sa famille...

LE DOCTEUR. Il doit être bien profondément affligé de cette catastrophe...

MAX. Oh! jugez...

LE DOCTEUR. La comtesse était jeune ?...

MAX. Vingt ans...

LE DOCTEUR. Belle ?...

MAX. Aussi belle que bonne! (Lucien tire son mouchoir et cache son visage.)

LE DOCTEUR. Pauvre femme... elle venait, m'a-t-on dit, d'arriver au coâteau...

MAX. Elle y était depuis la veille, monsieur.

LE DOCTEUR Quelle fatalité l... et c'est dans le parc, dans le parc même que le meurtre a été commis ?..

MAX. En notre absence du château, car, par une fatale coincidence, monsieur de Beuzeval un de nos amis et moi étions partis hier pour la chasse... et ce n'est que ce matin, à notre retour, que nous avons trouvé cette malheureuse femme, étendue à terre, et le cœur traversé d'une balle...

LE DOCTEUR. Mais elle était donc seule ici?.. comment se fait-il que les gens de la maison?...

MAX. Ne comptant pas sur l'arrivée de la comtesse, nous n'avions emmené de Paris avec nous qu'un seul domestique... LE DOCTEUR. Eh! bien, ce domestique?..

MAX. Il dormait et n'a rien entendu...

LE DOCREUR. C'est incompréhensible!

MAX. Tout à fait incompréhensible !.. nous nous perdons en conjectures sur cette mort déplorable... nul doute que le crime n'ait été commis par les malfaiteurs qui depuis que que temps désolent la contrée,.. mais comment s'étaient-ils introduits dans le parc?.. comment madame de Beuzeval y était-elle venue elle-même, seule, par une nuit d'orage?.. voilà ce qu'on ne peut expliquer...

LE DOCTEUR. Et ces malfaiteurs, ont-ils volé quelque chose au château?..

MAX. Rien... peut-être n'ont-ils pu forcer les portes, peut-être entendant ou croyant entendre quelque bruit au dehors... ont-ils pris la fuite... que vous dirai-je?.. je ne sais moi-même à quelle supposition m'arrêter...

LE DOCTEUR. Espérons, monsieur, que l'autorité mettra enfin la main sur ces misérables, et que justice sera faite... quant à présent, notre ministère se borne à constater la mort et à dresser un procès-verbal de l'événement. Dès que monsieur le juge de paix sera arrivé...

MAX. Je m'empresserai de le conduire vers vous ; mais de tristes formalités réclament ma présence... vous permettez que je vous quitte pour quelques instants...

LE DOCTEUR. Allez, monsieur, allez...

SCENE II.

LUCIEN, LE DOCTEUR.

LUCIEN, qui s'est contenu jusqu'alors se laissant tomber sur une chaise et éclatant en sanglots. Morte, morte... oh! mon Dieu! mon Dieu...

LE DOCTEUR, étonné. Eh bien, qu'avez-

vous, monsieur?..!

LUCIEN, sans lui répondre. Morte... elle...
Pauline... si jeune... si belle! morte, froide... inanimée maintenant... oh! c'est horrible... c'est horrible!...

LE DOCTEUR. Une pareille douleur !.. mais vous connaissiez donc madame de Beuzeval ?..

LUCIEN. Si je la connaissais... si je connaissais Pauline... mais je l'aimais,!je l'aimais monsieur...

LE DOCTEUR. Est-il possible?...

LUCIEN. Je l'aimais tant, que pour lui éviter un chagrin j'aurais donné ma vie, je l'aimais tant que pour la sauver j'aurais donné mon âme... je l'aimais tant, monsieur, que je mourrai parce qu'elle est morte... (Il pleure.)

LE DOCTEUR, lui prenant la main avec intérét. Pauvre jeune homme... allons, remettez-vous...

LUCIEN. J'étais son parent, son cousin; la grande fortune de Pauline m'avait seule empêché d'aspirer à sa main... je m'étais résigné à la voir passer aux bras d'un autre... j'avais cherché dans l'absence le courage, l'oubli de mon amour... enfin, devenu plus calme et plus fort, j'allais retourner à Paris, j'allais la revoir : jugez de mon désespoir, lorsque ce matin, en débarquant à Dives, j'ai appris en même temps et la nouvelle de son arrivée et celle de sa mort...

LE DOCTEUT. Ah! je m'explique maintenant le motif de votre insistance, quand vous m'avez demandé de me suivre ici, à la place de mon confrère absent...

LUCIEN. Et, tant que je vivrai, je vous serai reconnaissant, monsieur, de m'avoir accordé cette grâce... oui, avant que les planches du cercueil ne se fermassent sur elle, avant que la terre ne la recouvrît à jamais, j'ai voulu la contempler une dernière fois, revoir une dernière fois son doux et beau visage, prier près d'elle... pauvre ange... et lui dire... lui dire un éternel adieu l..

LE DOCTEUR. Oui... oui, je vous comprends... Mais, calmez-vous, il ne faut pas que l'on soupçonne...

LUCIEN. Que je me calme... ah! c'est que vous ne savez pas quels cruels reproches viennent se mêler à ma douleur!

LE DOCTEUR. Des reproches... que voulezvous dire?..

LUCIEN. Morte... morte assassinée... cette nuit, dans son parc!.. dans son parc, entendez-vous... quand j'étais là... moi...

LE DOCTEUR, étonné. Vous...

LUCIEN. Oui, j'étais là... à quelques pas à peine du lieu où l'on tuait Pauline...

LE DOCTEUR. Est-il possible?...

LUCIEN. Pour éviter l'orage, je m'étais réfugié dans les ruines de l'Abbaye.. et je n'ai rien entendu, rien deviné... mon cœur ne m'a pas dit: Mais va donc, va donc, c'est elle, c'est Pauline, c'est ta sœur qu'on égorge... va donc la défendre, va donc la sauver!... Ah! misérable que je suis!

LE DOCTEUR. Jeune homme, mon ami, revenez à vous, voyons, du courage...

LUCIEN. Oh! mais, si je n'ai pu la défendre, je la vengerai du moins...

LE DOCTEUR. Vous, et comment cela ?...
LUCIEN. Déjà quelques indices me permettent de l'espérer...

LE DOCTEUR. Vous auriez des indices?
LUCIEN. Vagues, incertains encore... mais,

qui peuvent me conduire à la découverte de la vérité...

LE DOCTEUR. Et, sachant quelque chose, vous n'en avez pas fait la déclaration, vous n'avez pas prévenu la justice...

LUCIEN. Non... je veux agir seul...

LE DOCTEUR. Seul... mais...

LUCIEN. Oh! ne m'ôtez pas cette triste et dernière joie... laissez-moi essayer par moimème de découvrir les auteurs de ce crime infâme; un jour, Docteur, je ne vous demande qu'un jour. Si demain... demain entendez-vous, je n'ai pas réussi dans mon entreprise, eh bien, je vous le promets, je vous le jure... je préviendrai l'autorité en lui laissant le soin de trouver les coupables...

LE DOCTEUR. Silence! on vient...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAX, LE JUGE DE PAIX.

MAX. Voici M. le juge de paix, messieurs..

LE JUGE DE PAIX, après avoir salué le Docteur et Lucien, à Max. Où est la chambre mortuaire?..

MAX. C'est celle-ci, monsieur...

LUCIEN, à part avec émotion. Celle-ci...

LE DOCTEUR. C'est sans doute dans cette alcôve qu'ont été déposés les restes de la victime?...

MAX. Oui, docteur, là, sur ce lit... (Il va tirer les rideaux du lit, et on voit une femme recouverte d'un drap noir.)

LE JUGE, à Max. Comme ami de la maison, ces formalités doivent vous être pénibles, monsieur. Veuillez donc seulement me donner les noms et prénoms de la personne décédée, et puis vous serez libre de vous éloigner...

MAX. Merci, monsieur. (Le Juge de Paix va à la table et écrit...)

LE JUGE. Elle se nommait?

MAX. Pauline de Meulien, comtesse de Beuzeval...

LE JUGE DE PAIX, qui a écrit. Son âge?.. MAX. Vingt ans...

LE JUGE. Le lieu de sa naissance...

MAX. Le château de Menlien près Paris... LE JUGE. C'est bien, monsieur. Il y a dans cette mai on une personne qui pourra servir de second témoin

MAX. Un autre ami du comte et de moi, oui monsieur...

LE JUGE. Avant de partir, je vous ferai signer le procès-verbal... Vous pouvez vous retirer...

MAX. Je vous laisse donc, messieurs; faites votre devoir... (Il s'incline et sort.)

SCÈNE IV.

LE JUGE DE PAIX , LE DOCTEUR, LUCIEN.

LUCIEN, à part. Là... elle est là!.. Voilà tout ce qui me reste de celle que j'ai tant aimée.. (Il s'incline vers le lit avec respect.)

LE JUGE. Mes ieurs... veuillez remplir votre ministère...

LUCIEN, à part et se soutenant à peine. Mon Dieu! mon Dieu!

LE JUGE, au Docteur, regardant Lucien. Qu'a donc votre confrère?..

LE DOCTEUR. Pardon, M. le juge de paix; mais ce jeune homme a connu la comtesse de Beuzeval, sa mort l'a beaucoup affectée, et si vous le permettez, je m'occuperaiseul...

LE JUGE. Allez donc; Docteur... votre témoignage sussira. (Le Docteur s'approche du lit, soulève un peu le drap et examine le corps; pendant ce temps, le Juge a préparé des papiers et s'est mis à commencer le procès verbal tandis que Lucien s'est agenouillé sur le devant la figure tournée vers l'alcôve et prie.)

LE JUGE, répétant ce qu'il écrit. « Examen fait de l'état du cadavre et oui la dé-» claration du docteur Moran, nommé à cet » office, nous, juge de paix de l'arrondisse-» ment de Dives, constatons que la personne » qui nous a été présentée morte... » S'interrompant.) Eh bien, docteur?..

LE DOCTEUR. Morte d'une lésion au cœur produite par une arme à feu...

LE JUGE, qui a écrit. « Laquelle blessure » paraît avoir été le résultat d'un crime, etc. (Il cherche le papier sur lequel il a inscrit les noms...)

LUCIEN, qui s'est relevé. Oh! la revoir, la revoir encore... Mon Dieu! soutenez mon courage... (Il se dirige vers le lit en chancelant.)

LE JUGE, continuant d'écrire. « Est la dame Pauline de Meulien...

LUCIEN, qui a soulevé le drap et découvert la tête, à part. Qu'ai-je vu?..

LE JUGE. « Comtesse de Beuzeval... (Il écrit toujours.)

LUCIEN, à part et dans le plus grand trouble. Mais cette femme... cette femme, ce n'est pas Pauline; cette femme que son mari déclare morte, ce n'est pas la comtesse de Beuzeval!..

LE JUGE, répétant ce qu'il écrit. « En soi » de quoi nous avons signé...

LUCIEN, d part. Mais si ce n'est pas Pau-

line, Pauline existe donc?.. et si elle existe, où est-elle?..

LE JUGE, présentant la plume au Docteur. A vous, docteur; signez...

LUCIEN, à part et se souvenant tout à coup. Cette clef qu'un homme cachait dans une tombel... (le Docteur a pris la plume et signe. Oh!! cette clef! (Il sort vivement)...

Septième Tableau.

Un caveau de l'abbaye, coupé dans sa longueur, par une grille de fer. — A gauche les dernières marches d'un escalier. Dans la partie de droite se trouve Pauline, assise à terre, la tête appuyée dans ses mains; près d'elle sur une pierre, est une lettre, un verre et une lampe qui seule éclaire le caveau.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, seule.

(Après quelques instants, elle revient de son accablement, et passe la main sur son front comme pour rappeler ses souvenirs. Elle promène ses regards autour d'elle; ses yeux s'arrêtent sur la lettre posée sur la pierre. Elle prend le papier, l'approche de la lampe et lit lentement:)

« Vous avez voulu que la carrière du crime fût complète pour moi, Pauline : vous avez tout vu, tout entendu; je n'ai donc plus rien à vous apprendre; vous savez qui je suis, ou plutôt ce que je suis... Si le secret que vous avez surpris était à moi seul, si nulle autre existence que la mienne n'était en jeu, je la risquerais plutôt que de faire tomber un seul cheveu de votre tête, je vous le jure, Pauline... Mais une indiscrétion involontaire, un signe d'effroi arraché à votre souvenir, un mot échappé dans vos rêves peut conduire à l'échafaud non-seulement moi, mais encore deux autres hommes. Votre mort assure trois existences... Il faut donc que vous mourriez. J'ai eu un instant l'idée de vous tuer pendant que vous étiez évanouie, mais je n'en ai pas eu le courage, car vous êtes la seule femme que j'aie aimée, Pauline. Si à vous aviez suivi mon conseil, ou plutôt, obéi mes ordres, vous seriez à cette heure au milieu de votre famille. Vous ètes venue près de moi, ne vous en prenez donc qu'à vous de votre destinée. Vous vous réveillerez dans un caveau où nul n'est descendu depuis vingt ans, et dans lequel, d'ici à vingt ans peutêtre, nul ne descendra encore... N'ayez donc aucun espoir de secours, car il serait inutile. Vous trouverez du poison près de cette lettre... Tout ce que je puis faire est de vous offrir une mort prompte et douce au lieu d'une agonie leute et douloureuse. Dans l'un ou l'autre cas, et quelque parti que vous preniez, à compter de cette heure, vous êtes morte.

Personne ne vous a vue, personne ne vous connaît... Cette femme que j'ai tuée pour mettre Max et Henri d'accord sera ensevelie à votre place, ramenée à Paris dans les caveaux de votre famille, qui pleurera sur sa tombe croyant pleurer sur la vôtre. .. Adieu, Pauline; je ne vous demande ni oubli ni miséricorde; il y a longtemps que je suis maudit, et votre pardon ne me sauverait pas... » (Laissant tomber la lettre avec découragement.) Voilà dix fois que je relis cette lettre, croyant toujours y découvrir un mot qui me permette d'espérer... et ce mot, je ne le trouve pas !... (Etendant la main pour prendre le verre.) Vous le voyez, mon Dieu! je suis condamnée... j'ai attendu deux jours dans les angoisses, dans les larmes, mettant en vous ma soi, espérant que vous seriez un miracle pour me sauver... Mais ce miracle, mon Dieu, vous ne l'avez pas fait! Je vous ai prié, supplié, de me rendre au monde, à la lumière, d'ouvrir cette tombe où je suis en- sevelie vivante... et ce miracle, Seigneur, vous ne l'avez pas fait! Maintenant je suis au bout de mes forces... j'éprouve les tortures de la soif, de la faim ; je vois la mort s'approcher, une mort lente, cruelle, horrible!... et vous me condamneriez d'abréger mon supplice... Oh! non, non, cela ne se peut pas! Mais cette mort n'est pas volontaire, vous le savez bien ! .. Mais si je pouvais vivre, mon Dieu! est-ce que je me tuerais, moi... (Saisissant le verre.) Allons, allons, il le faut... Personne ne peut m'entendre, personne ne viendra à mon secours. Ainsi, n'hésitons plus... Dans quelques heures, peut-être, je n'aurais plus de résolution, de courage... dans quelques heures peut-être la douleur m'aurait ôté la force... (Elle approche le verre de ses lèvres.) Mourir si jeune... à vingt ans!... mourir ignorée, au fond de ce cachot!... avec la pensée que jamais un parent, un ami ne viendra s'agenouiller sur ma tombe!... Mais la faim! l'horrible faim que je sens là... qui chaque instant augmente, qui bientôt me déchirerait... (Avec force.) Ali! c'est trop tarder!... Allons! (Elle approche le poison de ses levres et boit : à peins a-t-elle vide le verre qu'on entend du bruit au haut du souterrain.) Qu'entends-je?... aurait-on cu pitié de moi? viendrait-on me chercher?... Et ce poison, ce poison que j'ai bu!... (On entend des pas rapides dans l'escalier.) Oui, voilà qu'on vient... on descend... on approche!

LUCIEN, dans l'escalier. Pauline! où êtesvous?... Pauline, me voici!



PAULINE. Mon nom!... (Se levant et courant à la grille.) Oh! tirez-moi d'ici!... je n'ai rien vu, je ne dirai rien, je le jure par Dieu qui m'écoure!

SCÈNE II.

PAULINE, LUCIEN.

LUCIEN, paraissant et courant à la grille. Pauline! Pauline! vous n'avez rien à craindre... je viens à votre aide, à votre secours... je viens vous sauver!

PAULINE. Me sauver!... Mais qui êtes vous donc?

LUCIEN. Votre ami, votre frère!

PAULINE, le reconnaissant. Lucien!... vous!... c'est vous!

LUCIEN. Oui, c'est moi que le ciel avait envoyé tout exprès pour surprendre un secret que l'on croyait euseveli dans l'ombre... moi qui, sachant que vous u'étiez pas mo te, ai soulevé la pierre sous laquelle on avait caché la clef de votre prison... moi qui viens vous délivrer, enfin!

PAULINE. Me délivrer!... me délivrer!...
oui, me délivrer! Mais ouvrez cette porte...
ouvrez-la à l'instant... Tant qu'elle ne sera
pas ouverte, je ne croirai rien, je n'espérerai
rien... Au nom du ciel, Lucien, ouvrez cette
porte!

LUCIEN. Remettez-vous, chère Pauline, remettez-vous! Je n'ai pas la clef de cette grille, mais j'ai apporté de quoi l'ouvrir... je vais aller chercher...

PAULINE, lui saisissant le bras. Ne me quittez pas!... je ne vous reverrais plus peut-être!

LUCIEN. Ne plus me revoir!... Mais je n'ai qu'un désir, qu'une pensée, qu'un but, vous a racher d'ici.

PAULINE. Serez-vous longtemps?

LUCIEN. Non, non, je ne m'é'oigne pás... là, sur les marches de cet escalier, j'ai laissé une pince de fer au moyen de laquelle j'enfoncerai ces barreaux...

PAULINE, quitfant le bras de Lucien. Allez donc!

LUCIIEN. Je reviens!... je reviens!... (Il disparaît dans l'escalier.)

PAULINE. Oh! mon Dieu! vous m'avez exaucée... Mon Dieu, c'est vous qui l'avez guidé vers moi... Soyez béni, mon Dieu!

LUCIEN, reparaissant avec une pince. Me

PAULINE. Mais aurez-vous la force?

LUCIEN. Dieu me la donnera. (Il attaque la serrure, cherche à soulever la grille avec sa pince, elle résiste.)

PAULINE, désespèree. Ah! cette serrure est trop solide, vous ne pourrez jamais la briser!

LUCIEN. Attendez!.. attendez?.. (Alors il tourne ses efforts contre la pierre, elle finit par se détacher, la grille se descelle et tombe.)

PAULINE. Libre! je suis libre !..

LUCIEN, s'élançant. Oui, libre pour toujours! partons!

PAULINE, Oui... oui... partons... mais d'abord... (Elle ramasse la lettre qui est à terre, s'approche de la lampe et la brûle.)

LUCIEN. Quelle est cette lettre?

PAULINE. La preuve d'un crime... et je l'efface!

LUCIEN. Et ce verre !.. grand Dieu !.. qu'y avait-il dans ce verre ?

PAULINE. Du poison.

LUCIEN. Et vous l'avez bu!..

PAULINE. Savais-je que vous alliez venir? LUCIEN, prenant le verre. Depuis combien de temps ce poison était-il dans ce verre?

PAULINE. Depuis deux jours, je crois.

LUCIEN. Il aura eu le temps de se précipiter... oh! j'espère vous sauver encore!... mais il n'y a pas un instant à perdre... Il faut fuir... souffrez-vous?..

PAULINE. Pas encore!

LUCIEN. Venez!

PAULINE. Où me conduisez-vous?

rivage... nous fuirons ensemble; ma patrie, mon univers, c'est vous!.. je serai votre guide, votre appui, votre défenseur... morte nour le monde, vous n'existerez plus que pour moi!

PAULINE, avec pudeur. Mais vous m'avez aimée, Lucien, je le sais!

LUCIEN. Refuserez-vous de suivre votre frère?

PAU'.INE. Mon frère! oh! venez alors! (Elle s'arrête.) Mais je ne pois, je souffre... la force m'abandonne!... (Elle s'évanouit à demi.)

LUCIEN. Grand Dieu! ne l'aurais-je retrouvée que pour la perdre? oh! je la sauverai! je la sauverai!.. (Il la prend dans ses bras et se précipite dans l'escalier.)

ACTE CINQUIEME.

Huitième Tableau.

écoration du premier acte. — A gauche, une grande table carrée recouverte d'un tapis.—Chaises et fauteuils, à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE,

GABRIELLE, puis Mª DE NERVAL.

GABRIELLE, debout près de la fenêtre. Bientôt cinq heures! dans une heure, on signe le contrat, et il n'est pas encore arrivé!.. n'anrait-il pas reçu ma lettre?.. je lui avais bien tout dit cependant, le jour, l'heure...

M^{mo} DE NERVAL, entrant. Je te cherchais, mon enfant... que fais-iu donc là?..

GABRIELLE. Moi, ma mère, je regarde la route.

M^{mo} DE NERVAL. La route... mais nous n'attendons plus personne que toi.

GABRIELLE. Tout le monde est-il donc

M^{mo} DE NERVAL. Je le crois... même ton futur... il n'y a que celui qui eut dû se trouver ici le premier pour recevoir les autres, qui n'est pas venu.

GARRIELLE. Vous voulez dire mon frère, n'est-ce pas, maman? Pauvre Lucien! j'ai en effet bien peur qu'il n'y soit pa: 1

M^{mo} DE NERVAL. Pourquoi veux-tu qu'il se souvienne aujourd'hui de sa famille qu'il oublie depuis plus d'un an?,.

GABRIELLE. Mais, ma mère, il ne nous oublie pas, puisqu'il nous écrit.

Me DE NERVAL. Tu appelles cela nous écrire, Gabrielle l'deux lettres ! nous avons recu deux lettres de lui !..

GABRIELLE. Mais ces deux lettres, ma mère, il me semble qu'elles l'excusaient complétement. Des devoirs impérieux, nous disait-il, le retenaient loin de nous.

M²⁰ DE NERVAL. Quels devoirs sont assez impérieux, je te le demande, mon enfant, pour ratenir un frère et un fils loin de sa sœur, loin de sa mère?

GABRIELLE. Permettez-moi d'insister sur ce point, ma bonne mère, vous le savez, Lucien est non-seulement un bon cœur, mais un esprit sage; après nos deux amours, il n'en a jamais en qu'un seul, celui de notre pauvre Pauline.

M^{mo} DE NERVAL. Quelle est donc cette femme dont il parle dans ses lettres alors?.. GABRIELLE. Rappelez-vous donc dans quels termes il en parle, ma mèrel.. Une pauvre femme bien malheureuse, bien abandonnée, qui ne peut revenir en France sans courir les plus grands dangers. Une femme qu'il a juré de n'abandonner qu'après sa mort, et qui, à ce qu'il assurait dans sa dernière lettre, ne le retiendrait pas longtemps en Angleterre. Il faut pardonner à Lucien, ma mère; son amour pour nous est est une chose sacrée, mais son dévouement, j'en suis sûre, est une chose sainte.

m^{mo} DE NERVAL. Et en attendant, ce sera pour demeurer près d'une étrangère, près d'une inconnue, que Lucien sera resté loin de nous; et en attendant, son nom manquera au contrat de mariage de sa sœur et de l'homme qui lui a sauvé la vie!

GABRIELLE. Pourquoi manquera-t-il, ma mère? c'est que vous pous êtes refusée à lui écrire. Oh! je suis bien sûre, moi, que s'il avait été prevenu de mon mariage, il eut tout quitté, même cette femme inconnue, pour venir mettre sa signature entre la mienne et celle du comte Horace, mais vous n'aves pas voulu... Oh! tenez, le bruit d'une voiture.

Mae DE NERVAL. Eh bien?..

GABRIELLE, courant à la fenêtre. Je croyais, j'espérais... mais non, ce sont messieurs de Montlouis et de Beauchamp qui arrivent.

M^{mo} DE NERVAL. Et qui attendais-tu donc?.. GABRIELLE. Moi, ma mère?

M^{mo} DE NERVAL. Oui, eux seuls manquaient ce me semble!

GABRIELLE. Ma mère, j'espérais, j'attendais... Oh! mon Dieu! mon Dieu! l'heure se passe; auriez-vous raison, ma mère... et nous aurait-il oubliées toutes deux?

M^{me} DE NERVAL. Ah! oui, ton frère! c'est inutile de l'attendre, tu l'as dit toi même; comment viendrait-il n'étant pas appeté près de nous, quand cinq ou six fois je lui ai écrit pour lui dire combien son absence nous était douloureuse? Viens, mon enfant, viens, et tâchons d'oublier Lucien comme il nous onblie.

GABRIELLE. Oh! ma mère,.. c'est que, malgré votre désense...

Mme DE NERVAL. Eh bien?...

GABRIELLE. Je n'avais pu résister au désister de voir mon frère, et...

M^{m°} DE NERVAL. Et tu lui as écrit? GABRIELLE. Pardonnez-moi de vous avoir désobéi, ma mère! M^{ho} DE NERVAL. Et tu lui disais la cause? GABRIELLE. Oui.

Mmo DE NERVAL. Tu lui disais l'heure, le jour?

GABRIELLE. Je lui disais tout.

M^{me} DE NERVAL. Oh! tu vois bien que nous sommes encore plus oubliées que je ne le croyais.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN. Vous êtes injuste pour moi, ma mère; c'était le 11 mai à six heures; nous sommes le 11 mai et il n'est que cinq heures et demie.

M^{me} DE NERVAL. Lucien! GABRIELLE. Mon frère!

LUCIEN. Oui, moi-même: mon père en mourant ne m'a-t-il pas fait chef de la fa-mille, et quand ma sœur accomplit un acte aussi grave que celui de donner à un homme non-seulement sa main et sa fortune, mais encore sa vie, n'était-ce pas à moi de remplacer mon père?..

M^{me} DE NERVAL. Bien! voilà les rôles intervertis. Je croyais, avoir des reproches à te faire et c'est toi qui m'en fais; n'importe, te voilà revenu, oublions ton ab-ence, je n'ai pas le courage de garder plus longtemps ma colère... je te pardonne et je t'embrasse!.. Maintenant, mes enfants, je vous laisse ensemble et je vais annoncer à nos amis le retour de l'enfant prodigue!

SCÈNE III.

LUCIEN, GABRIELLE.

LUCIEN. Allez, ma mère, allez!

GABRIELLE. Ah! mon trère!.. mon cher Lucien! je savais bien que tu viendrais, moi...

LUCIEN. Merci de m'avoir éceit, mon enfant; c'est une inseitation du ciel Oh! non, en recevant ta lettre, en apprenant le nom de celui que tu allais épouser, non, non, je n'ai pas hésité un instant.

GABRIELLE. Oh! je ne doutais pas de toi, bon frère, mais je craignais que tu ne puisses quitter Londres où je te savais retenu par...

LUCIEN. Achève, par...

GABRILLE. Par une femme.

LUCIEN. Hélas! chère enfant, peut-être un jour sauras-tu malgré toi, malgré moi-même, quelle est cette femme qui me retenait, et alors...

GABRIELLE. Alors ?..

LUCIEN. Alors tu comprendras tout... Mais voyons, parlons de toi, Gabrielle.

CABRIELLE. De moi !

LUCIEN. Ou plutôt du comte. Viens ici, ma chère enfant; je suis à la fois ton père et ton frère, ton père par l'âge, ton frère par le cœur. Dis-moi franchement, loyalement, en mettant de côté toutes ces petites pudeurs de jeune fille, qui, dans la situation où nous sommes, pourraient avoir une gravité terrible... est-ce un mariage d'amour que ton mariage avec le comte Horace?..

GABRIELLE. Mais oui, mon frère ; il paraît m'aimer beaucoup.

LUCIEN. Mais toi?

GABRIELLE. Moil

LUCIEN. L'aimes-tu aussi beaucoup, toi?..

GABRIELLE. Je le trouve agréable, de façons parfaites, je crois qu'une fem:ne même sans aimer ardemment un pareil homme, je crois qu'une femme peut être heureuse avec lui.

LUCIEN. Voilà tout?
GABRIELLE. Voilà tout!
LUCIEN. Chut! le voici!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HORACE.

HORACE. Eh! que m'apprend-on, cher monsieur de Nerval! vous de retour ici quand on ne comptait plus sur votre arrivée! Ah! mais c'est une joie que vous me permettrez de ressentir le premier et bien sincèrement. (Lucien s'incline froidement sans prendre la main que lui tend le comte Horace. — Ce dernier ajoute à part :) Oh! oh! qu'y a-t-il?

LUCIEN. Ma présence ne doit pas vous étonner, monsieur. . Au moment où le comte Horace allait épouser ma sœur, je devais me trouver la.

GABRIELLE, à part. Oh! mon Dieu! de quel ton lui parle-t-il, et pourquoi le regarde-

HORACE. Pardon, monsieur; vous arrivez, et je viens me jeter ainsi, moi étranger encore à la fami le, au milieu des premiers panchements du retour; mon excuse est dans la permission que madame de Neval m'en avait donnée!

LUCIEN. Mais aussi, monsieur, êtes-vous le bien-venu.

GABRIELLE. Oui, vous le voyez, monsieur le comte, quelle que fût la gravité des liens qui le retenaient à Londres, mon frère n'a pas voulu qu'un aussi grand événement que celui qui va s'accomplir, se passât hors de sa présence; il sentait bien qu'il nous enlevait une part de notre bonheur en demeurant loin de nous; aussi il est revenu, et, comme vous le disiez, sa présence nous rend tous bien heureux.

HORACE. Je voulais vous écrire, monsieur, je voulais vous donner sur ma fortune, sur les sentiments que m'inspirait mademoiselle votre sœur...

LUCIEN. A quoi bon, monsieur? votre fortune est connue... peut-être moins dans sa Source, c'est vrai, que dans l'emploi quel vous en faites; quant à vos sent ments à l'égard de ma sœur, ceux que vous aviez pour sa malheureuse amie, lui ontété connus, et après avoir rendu votre première femme si parfaitement heureuse, nul doute monsieur, que vous ne fassiez le bonneur de la seconde.

Dorace J'y t'âcherai, monsieur. (A part.) Décidément, il se passe quel que chose d'étrange : d'où va veuir l'orage? je n'en sais rien, mais il sera le bien reçu!

SCÈNE V.

LES TÉMOINS, LES MÉMES, MADAME DE NERVAL, LE NOTAIRE.

MADAME DE NERVAL. Entrez, messieurs, je vous prie; monsieur de Montlouis, monsieur de Beauchamp, voici Lucien.

LES JEUNES GENS. Ah! cher Lu ien!
LUCIEN. Merci, ch rs. (Bas.) Sous aucun
prétexte, ne quittez le château.

MONTLOUIS. Au ais-tu besoin de nous? LUCIEN. Pent-être,

HORACE, à part. L'orage! l'orage!

LE NOTAIRE. Veuillez prendre place, mest sieurs, je vais lire le contrat. « Par-devant maître Guillaume Bonvilliers et son collègue, notaires à Paris souss gnés, ont comparu monsienr le comte de Beuzeval, demeurant à Paris, majeur, s'i ulant pour lui et en son nom p rsonnel, d'une part. Et mademoiselle Gabrielle de Nerval, fille mineure de monsieur Gaston de Nerval, décédé, et de madame Balthide de Meulien son épouse, stipulant pour el e et en son com, sons l'assis ance et l'autoris dion de sa mère, d'autre part. Lesquelles parties, dans la vue du mariage projeté entre el cs, et dont la célébration aura incessamment lieu conform/ment à la loi, ont arrêté les clauses et conditions civiles de cette union ainsi qu'il suit, en présence de.... Le nom des témoins!

MONTIOUIS. 16on de Beauchamp et Em-

manuel de Montlouis.

LE NOTAIRE, après avoir écrit. Déclare le futur époux, que ses biens consistent en une somme de 600,000 francs, provenant tant de son chef, que de la succession de sa première femme, mad me Pauline de Meulien, décédée. En faveur dudit mariage, mad me de Nerval constitue en dot à mademoiselle Gabrielle de Nerval sa fille une rente de 15,000 francs. Fait et passé en l'étude, et ont les parties et leurs parents et amis signé avec les notaires après lecture faite. « Il n'y a pas d'observations à faire à la rédaction de ce contrat?... Alors veuillez signer, mademoiselle... (Gabrielle signe.) Maintenant, au futur époux.

LUCIEN, à part. Voyons, s'il osera ! (Horace signe.) Il a signé!

LE NOTAIRE. Aux parents maintenant...
Madame... (Mme de Nerval signe.)

LE NOTAIRE, à Lucien. Monsieur... (Lucien s'approche et déchire le contrat.)

Tous. Oh!

HORACE. Monsieur!

LE NOTAIRE. Que faites-vous?

Male DE NERVAL. Que s'guille ?

LUCIEN. Cela sianifie, ma mère, que ce mariage ne p ut avoir lieu; cela signifie que ce ma iage est impossible!

Tous. Impossible!

Mme DE NERVAL. Lucien!

LUCIEN. Ma mère, me croyez-vous assez insensé pour briser une chose au-si sacrée que la paro'e, si je n'avais de puissants motifs de le faire?

HORACE. Mais, monsieur, ces motifs...

LUCIEN. Un fils a dans cette heure solenne le quelques mots à dire à sa mère que lui seul pent dire, qu'elle seule doit entendre... Excusez moi, messieurs.

Mme DE NERVAL. Parle, mon fils.

LUCIEN. Ma mère, vous savez si je vous aime, vous savez si j'aime ma sœur; vous savez si, lorsqu'it s'ag t de votre bonheur à toutes deux, je suis capable de prendre légèrement une résolution : vous savez enfin si, dans des résolutions aussi suprêmes, je suis homme à vous effrayer par un mensonge.... ch bien, ma mère, je vous le dis, eh bien t ma mère, je vous le jure, si ce mariage s'était fait en mon absence, si mon père n'était pas sorti de son tombeau pour l'empêcher...

Mme DE NERVAL. De son tombeau!..

LUCIEN. Oui, car les morts savent tout; si Gabrielle enfin s'appelait à ce te heure la comtesse de Benzevel, il ne me resterait plus qu'une chose à faire, et je la ferais, croyezmoi... ce serait de vous enlever, vous et votre fille, de fuir la France a ce vous pour n'y rentrer jamais! et d'aller demander à quelque terre étrangère l'oubli et l'obscurité au lieu de la honte qui nous attendrait dans notre patrie.

Mnoc DE NERVAL. La honte l que veux-tu dire ?..

LUCIEN. Je ne puis m'expliquer, j'ai fait un serment.

M^{me} DE NERVAL. C'est bien... Messieurs, quoique mon fils se refuse à me donner toute explica ion, il est le chef de la famille, et...

HORACE. Pardon. madame; mais cette explication que monsieur Lucien vous refuse à vous, j'ai le droit de la demander, moi.

LUCIEN. Vous!

HORACE. Oui, moi! vous ne m'avez pas cru, je l'espère, monsieur, homme à subir une pareille insulte sans en demander le motif.

LUCIEN. Pour vous-même, mensieur le comte, ne me le demandez pas, je vous prie.

HORACE. Merci de l'avis, monsieur; mais je ne le suivrai pas... et tout au contraire, je vous somme de vous expliquer.

LUCIEN. Vous le voulez?

HORACE. 'Sur-le-champ, devant tout le monde, et tout haut, oui, monsieur, je le veux.

LUCIEN. Vous le voulez?

HORACE. Vous avez dit, monsieur, que ce mariage était impossible... j'entends que vous me disiez pourquoi.

LUCIEN. Pourquoi? vous me demandez pourquoi?..

HORACE. Oui, pourquoi, monsieur?

SCÈNE VI.

LES MEMES, PAULINE, pâle mourante, montant le perronet s'arrêtant à la porte.

PAULINE. Pourquoi?.. c'est moi qui vais vous le dire... parce que les lois défendent d'épouser une seconde femme tant que la première n'est pas morte, et que je suis vivante monsieur!

TOUS. Pauline!

HORACE, à part. Pauline vivante! Ah! voilà la soudre!

LUCIEN. Vous ici, madame!

PAULINE. Cette lettre de votre sœur que dans le trouble de votre déport vous avez oubliée... cette lettre m'a tout appris; une heure après vous je partais... une heure après vous, je débarquais en France... une heure après vous, j'arrive ici!

GABRIELLE. Pau'ine!

PAULINE. Ma sœur !.. ma mère !

M^{mo} DE NERVAL. Mais en effet, monsieur le comte, si Pauline vit, comment?...

PAULINE. Oli! ne l'accusez pas! que personne ne l'accuse... monsieur le comte devait croire que j'étais morte, et bien morte!

Mme DE NERVAL. Mais enfin !...

PAULINE. Monsieur le comte a dû croire que la malheureuse victime assassinée à quelques pas du château et enterrée à ma place, monsieur le comte a dû croire que c'était moi.

HORACE. Que dit-elle?

M^{mo} DE NERVAI. Mais comment, puisque tu étais vivante, comment as-tu laissé penser à ton mari que tu étais morte? et nous, comment nous condamnais-tu à d'éternels regrets?

PAULINE. Ma mère, ceux qui voulaient qu'on crât à ma mort, ceux-là m'avaientensevelie vivante dans un cachot, où je serais morte, si Lucien n'y était descendu à temps pour m'en faire sortir vivante!

GABRIELLE. Lucien!

HORACE. C'est vous, monsieur?

LUCIEN. Oui, monsieur, c'est moi... (Bas.) J'étais dans les roines de l'abbaye de Grand-Pré pendant la nuit du 26 septembre, au moment où un homme cachait une clef sous une tombe.

PAULINE. Et comme ces misérables m'eussent tuée, s'ils eussent su que la combe avait rendu sa proie, il fallait que tout le monde crût à ma mort, il fallait que je me laissasse pleurer par ceux qui m'avaient le plus aimée!

M^{me} DE NERVAL. Mais tu n'as plus rien à craindre... Ici, tu es sous la protection des lois, sous la sauvegarde de la justice... Ces hommes, tu les connais?

PAULINE. Non, ma mère, je ne les connais pas! (Elle s'évanouit.)

Mme DE NERVAL. Oh! mon Dieu!

GABRIELLE. Au secours! au secours!

LUCIEN. Ma mère, emmenez Pauline dans votre chambre.

Mme DE NERVAL. Mais qu'a-t-elle donc?

pas dit que j'étais près d'une pauvre femme qui se mourait... Me sieues, recevez toutes mes excuses; mais vous comprenez!...

TOUS. Oh! oui! oui! (On se retire par les différentes portes.)

SCÈNE VII.

HORACE, LUCIEN.

HORACE, retenunt Lucien. Restez, mon-sieur!

LUCIEN. Que je reste!

HORACE. Oui.

LUCIEN. Monlouis, Beauchamp!

LES DEUX JEUNES GENS. Sois tranquille! (Les portes se referment.)

LUCIEN, revenant. Me voici, monsieur, que voulez-vous?

HORACE. Ne le devinez-vous pas?

LUCIEN. Que demandez-vous donc de plus?
Pauline ne vous a-t-elle pas justifié?

HORACE. Oui, aux yeux de tous; mais vous, vous savez que je suis un voleur, un assassin, et il faut que je vous tue.

LUCIEN. Comme tue un voleur et un assassin, sans doute? HORACE. Non, monsieur, comme tue un gentilhomme.

LUCIEN. Ah! merci! J'avais promis de ne pas aller au-devant de ce duel, mais puisque vous me l'offrez: Des armes! des armes!

HORACE. Inutile d'en chercher, monsieur; j'ai l'habi ude d'en porter sur moi, et d'excellentes... Voici des pistolets... (Il jette des pistolets sur la table.) Choisissez le vôtre, monsieur; le mien sera celul dont vous ne voudrez pas!

LUCIEN. Un instant, je ne veux pas servir de cible à un homme aussi sûr de sa main que vous l'êtes. Vous m'avez donné autrefois une preuve de votre adresse en me sauvant la vie... faisons les chances égales, je vous prie.

HORACE. Oh! faites, faites; ce que vous ferez sera bien fait!

LUCIEN. Un seul pistolet chi rgé, sans autre distance entre nous que cette table sur laqueile vous ne craigniez pas de signer un contrat de mariage qui déshonorait toute notre famille, sans autre aide que Dieu qui nous voit et qui nous juge!

HORACE, s'inclinant. Ces pistolets sont tout chargés, monsieur; ôtez la balle d'une des carteuches.

LUCIEN. C'est fait!

HORACE. Maintenant, mettez-les sous le tapis de cette table, et comme c'est vous qui avez ôté la balle...

LUCIEN C'est juste, vous choisirez; monsieur, voici les pistolets.

HORACE. Si nous nous battons sans témoins, il peut y avoir accusation d'assassinat

LUCIEN. J'ai là messieurs de Beauchamp et de Montlouis, vous satisfont-ils?

HORACE. Parfairement... reste à savoir maintenant s'ils consentiront?

LUCIEN. C'est mon affaire! (Ouvrent la porte.) Entrez, messieurs.

SCÈNE VIII.

LES MEMES, MONTLOUIS, BEAUCHAMP.

EUCIEN. Messieurs, pour des motifs qu'il est inutile de vous expl quer, mais qui sont d'une gravité suprême, un duel entre M. de Beuzeval et moi est indispensable; nous avons donc donc résolu de nous battre de manière à ce qu'un de nous demeurât mort.

MONTLOUIS. Que dites-vous?

LUCIEN. Vous m'avez promis de ne point faire d'observations; regardez donc en silence ce qui va se passer et vous rendrez té-moignage. (Les adversaires prennent chacus un pistolet.) Comptez jusqu'à trois, Beauchamp; au nombre trois, nous tirerons ensemble, n'est-ce pas, monsieur le comte?

HORACE. C'est dit.

BEAUCHAMP. Une... deux... trois! (Ils ti-rent.)

HORACE. Ah! je crois que c'est vous qui aviez le bon, monseur Lu ien! Merci! vous m'épargnez l'échafaud... Jetez c tte arme, Lucien; vous êtes témoins, messieurs, que je viens de me tuer moi-même. (*Il tombe.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAULINE, puis tout le monde.

PAULINE. Mon Dieu! Ah!

TOUS, entrant. Un duel! un duel!

BEAUCHAMP. Non, messieurs, un suiclde. LUCIEN, s'approchant de Pauline. Pauline!

PAULINE. Soyez tranquille, Lucien, je tâcherai d'oublier là-haut que c'est vous qui l'avez tué!...

FIN.

Paris.—Typographie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis 46, au Marais.